



Yveline FÉRAY
**DIX MILLE
PRINTEMPS**



Picquier poche

Yveline FÉRAY

Dix Mille Printemps

Edition intégrale

萬事



Éditions Picquier

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS PICQUIER

Le Fou des fleurs
La Carambole d'or
Monsieur le Paresseux
Contes d'une grand-mère cambodgienne
Contes d'une grand-mère chinoise
Contes d'une grand-mère indienne
Contes d'une grand-mère japonaise
Contes d'une grand-mère tibétaine
Contes d'une grand-mère vietnamienne
L'Oiseau magique

Ce titre a précédemment paru aux éditions Picquier
en deux volumes.

© 1989, Editions Julliard
© 1996, Editions Picquier
pour l'édition de poche
© 2022, Editions Picquier
pour l'édition de poche intégrale

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.com

En couverture : © Détail de kimono, collection particulière, D.R.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1594-1

ISSN : 1251-6007

A ma mère qui toujours a éclairé mes pas

Vivant au milieu des Honneurs et des Richesses, je ne me suis jamais laissé séduire par eux. Fièrement je viens et calmement je m'en vais.

LE HUU-TRAC, pseudonyme de LAN ONG
Relation d'un voyage à la Capitale,
XVIII^e siècle, EFEO, Paris, 1972.

Le destin d'un homme peut aider à comprendre l'histoire d'un temps mais, inversement, seule l'histoire d'un temps où il a vécu permet de comprendre le destin d'un homme.

BERNARD GUENEE
*Entre l'Eglise et l'Etat. Quatre vies de prélats
français à la fin du Moyen Age, XII^e-XIII^e siècles,*
Gallimard, Paris, 1987.

AVANT-PROPOS

En 1980, l'UNESCO, dans sa volonté « d'incorporer au patrimoine universel les meilleurs représentants de chaque culture nationale », commémorait le sixième centenaire de la naissance de Nguyễn Traĩ, grand humaniste et poète vietnamien du XV^e siècle.

C'est à cette époque que je fis la connaissance de l'homme, de sa vie, de son œuvre, éblouie par tant de grandiose beauté, glacée par tant de tragédie. Cependant *Nguyễn Traĩ* n'existait encore pour moi qu'à travers l'image d'un antique mandarin en robe bleue de cérémonie trônant – passif – sur une affiche réalisée par les Cubains pour célébrer l'événement. J'ignorais qu'un lien fatal m'attacherait à ce destin exceptionnel, m'obligerait par une série de hasards heureux à en retracer l'histoire, toute l'histoire.

Mais comment ?

Dans cette existence si riche, subsistaient d'importantes zones d'ombres : des documents manquaient, détruits ou perdus, par les invasions, le climat, les insectes, la négligence des hommes. Personne, jusqu'ici, ne s'était hasardé à retracer la vie complète de Nguyễn Traĩ. Les ouvrages nombreux qui, au Viêt-nam, lui étaient consacrés, constituaient des approches, souvent fort savantes, mais ponctuelles, partielles. La plupart d'entre elles privilégiaient sa vie politique, son entrée dans la lutte contre les Chinois,

elles-mêmes sujets de controverses ou de divergences chez les historiens vietnamiens. Les informations apportées jadis par l'éminent orientaliste Emile Gaspardone, dans ses cours au Collège de France (1953-1954) sur la vie et l'œuvre de ce « grand patriote tourmenté dans sa patrie », se trouvaient, à la lumière de découvertes récentes, remises en cause. Bref, il ne pouvait être question d'écrire une biographie telle qu'on l'entend en Occident.

Mais si l'historien se voyait réduire le champ de ses investigations – et je me souvenais des cours de mon maître, Georges Duby –, devant ce matériau romanesque considérable, s'ouvriraient pour le romancier les vastes contrées de l'imaginaire. Jugez plutôt : la vie « aventureuse » de Nguyễn Traĩ – où rien ne manque : de la naissance exceptionnelle à la carrière littéraire et politique hors du commun jusqu'au grand amour automnal – s'inscrivait dans une période cruciale de l'histoire du Đai Viêt (Viêt-nam), si cruciale en effet que, le pays annexé, assimilé par la Chine des Ming, la face de l'Asie orientale en eût été sans doute changée.

Destin personnel, destin collectif, nourris l'un de l'autre, l'un par l'autre, écrire Nguyễn Traĩ revenait à écrire le Đai Viêt. J'adhérais parfaitement au propos de Bernard Guénée : « Le destin d'un homme peut aider à comprendre l'histoire d'un temps, mais, inversement, seule l'histoire d'un temps où il a vécu permet de comprendre le destin d'un homme. »

Ce livre ne pouvait donc être ni une vie romancée ni une biographie romanesque. Mon projet était autre. Les professeurs, chercheurs, universitaires vietnamiens qui, à Hanoi, avaient ouvert tout grand les portes de leur passé à une Française bien téméraire le comprirent : à travers la tragédie d'un lettré vertueux, cet ouvrage serait le roman d'une culture en même temps que l'épopée d'un peuple dans la préservation de sa personnalité et de sa liberté. La

version vietnamienne en quelque sorte de *Naissance d'une nation*.

Il fallait se garder d'oublier – constance historique – que le Daï Viêt, au cours des siècles, s'était fait avec et contre la Chine, troisième et monumental personnage de ce roman, après Nguyễn Trai et le pays viêt. Entre ces deux mondes, inextricablement liés au cœur d'une même culture – la chinoise –, il convenait, difficulté supplémentaire, de marquer les différences voire les oppositions, de révéler cette extraordinaire faculté des Vietnamiens d'assimiler tout apport étranger en le « nationalisant ».

La voie était tracée qui commandait *ipso facto* la conception de l'ouvrage. Et d'abord : écarter le prétexte commode de la présence d'un observateur occidental omniprésent, cet intermédiaire obligé qui voit, observe, juge avec les yeux d'un lecteur de l'Ouest. Ce même lecteur, je me proposais de l'enfermer dans un double univers asiatique (chinois et vietnamien), sans ses repères habituels, pour ainsi dire, *au-dedans* (ou *du dedans*) d'une culture, de modes de pensée, d'expression, de comportement différents, dérangement. En un mot, éminemment *exotiques*. Je souhaitais qu'il mesurât ainsi, dans le mouvement de ma propre quête, le troublant pouvoir de la diversité. Dans une sorte de folie contrôlée, décidée opiniâtrement à surmonter tous les obstacles, connus ou inconnus, je désirais l'envoûter, le dérouter, tout en faisant comme s'il n'avait pas à l'être...

Pourquoi le dissimuler plus longtemps ? Un grand sujet va de pair avec une grande ambition, le but vers lequel je tendais était d'écrire, « directement en français », *un classique sino-vietnamien* du XV^e siècle, l'équivalent d'un *Au bord de l'eau* du delta du fleuve Rouge.

Malgré la démesure de mon entreprise, mes interlocuteurs de Hanoi eurent la délicatesse – dont je leur suis

reconnaissante – de ne jamais me décourager. Tout au contraire, à l’instar de M. Tr n Dang, rédacteur du *Courrier du Viêt-nam* et ancien secrétaire de l’empereur Bao Dai, ils mirent l’accent sur l’originalité de mon projet qualifié de « démarche globale jusqu’ici sans précédent ». Ce qui me valut de ne jamais perdre confiance.

Enfin, que le lecteur ne s’y méprenne point : il serait injuste de penser que ce « classique » veuille l’enfermer exclusivement dans la poussière des siècles, quand le thème essentiel du livre – le pouvoir – ne peut que le ramener à des problèmes éternels, par conséquent bien contemporains.

Et en premier lieu, la relation complexe, difficile à appréhender pour un Occidental, de la Chine et du Viêt-nam. La Chine, ce grand frère du Nord, avec qui on est contraint de vivre éternellement, dont on se méfie, qu’on ménage... tout en le combattant. Relation où s’exalte le patriotisme vietnamien, sur le principe que « la Chine est un monde, le Viêt-nam un pays », et que le Vietnamien se bat pour son village, pour garder ses dents noires, ses coutumes ; où s’exprime, d’autre part, le jeu subtil de la diplomatie qui préserve « la face » ; où enfin jouent, à l’intérieur d’une structure de domination de type colonial, toutes les formes de puissance... Autant de correspondances que le lecteur établira avec la France et le Viêt-nam du XX  siècle.

Chemins multiples et obligés du pouvoir que suivent les hommes à travers les avatars de l’histoire. Pouvoir usurpé, pouvoir défendu au nom de la légitimité, pouvoir de l’amour, du sexe, du ventre, pouvoir rêvé et pouvoir du monde visible « travers  de puissances invisibles », les variations sur ce thème se croisent et s’entrecroisent. Mais, de tous ceux qui entrent dans cette ronde infernale, Nguy n Tra  est le seul à poser la vraie question : « Le pouvoir, pour quoi faire ? »

On retrouve ici le thème jamais épuisé des rapports entre le Pouvoir et l'Intellectuel (entre le Prince et le Lettré). De ce point de vue, le couple Lê Loï-Nguyễn Traï n'est pas sans rappeler d'autres couples célèbres de l'histoire : Beckett-Henri II ; Richelieu-Louis XIII ; plus près de nous : Mao Tsê-Tung-Tchou Enlai, de Gaulle-Malraux. La grande noblesse de Nguyễn Traï fut de toujours choisir (et servir) la *Vertu* (au sens confucéen d'amour pour le « petit peuple ») contre toutes les tentations, tous les excès du pouvoir, fût-il celui de l'empereur, rébellion qui prend la forme du renoncement, du non-agir taoïste, ou de l'admonestation sévère et respectueuse. Car il ne s'agit pas, pour le lettré, dans la défense des humbles, de manquer à son devoir premier de soumission envers le Fils du Ciel.

C'est pourquoi le lecteur occidental, quelque peu avisé de l'histoire politique d'aujourd'hui, aura tendance à rapprocher, par moments, le Nguyễn Traï réformateur d'un Mendès France dans sa quête vaine d'un pouvoir durable ; le Nguyễn Traï épris d'idéal de pauvreté et de justice, le patriote, d'un Hô Chi Minh ; le Nguyễn Traï bohème, sage, pacifiste d'un Gandhi...

Il s'émerveillera des dons multiples de ce lettré vietnamien qui fut un grand poète, un redoutable prosateur, un stratège visionnaire, un fin diplomate, un musicien averti, un bon géographe, un excellent pédagogue. Il comprendra alors que sa vraie tragédie fut celle d'un grand homme vivant dans une société trop petite.

Yveline Féray

Ce manuscrit a été relu par le vietnamologue Paul Schneider (alias Xuân Phuc) qui a eu l'amabilité de me faire part de ses nombreuses et précieuses observations.

La calligraphie de *Dix Mille Printemps* est du pinceau de M. Vau That ; je dois celle des titres des neuf livres qui composent cet ouvrage aux professeurs de l'Institut de Han Nôm de Hanoi. Je leur exprime toute ma gratitude.

La transcription du chinois adoptée ici est celle de l'Ecole française d'Extrême-Orient, exception faite des noms passés dans l'usage tels que Pékin, Nankin, Canton... Quant aux noms vietnamiens, je les ai mentionnés dans leur usage courant (*quôc-ngu*) sans signe diacritique.

Pour faciliter la lecture, on trouvera en fin de livre : les repères chronologiques du Viêt-nam des origines à 1442, les plans du Daï Viêt et de Thang Long au XV^e siècle, la concordance des heures et la liste des personnages.

PROLOGUE

La cinquième année de la période *xuong-phu* (1381) du règne de Trân Phê Dê^{1*}, un concours de doctorat eut lieu à Thang Long^{**}, la capitale du Daï Viêt^{***}.

Nguyễn Phi Khanh se rendit donc au Camp des lettrés candidats à la lueur des flambeaux, portant en bandoulière la tablette de bambou et la tente pliante, car le concours durait plusieurs décades, et, sur la poitrine, la longue boîte cylindrique renfermant l'encre, le papier et les pinces.

C'était un jeune homme de grandes capacités. Triomphant des deux épreuves^{****}, il fut proclamé au son du tambour *thai-hoc-sinh*, c'est-à-dire lettré éminent avec le titre de Bang Nhan (Second Docteur²).

Comme le voulait la tradition, il eut le privilège de recevoir des mains de l'Empereur Fils du Ciel la tunique et la ceinture du costume d'apparat, de dîner avec les hauts dignitaires du ministère des Rites et de se promener sous les arbres rouges de brocart du Jardin Impérial et dans les rues de la capitale en cortège spécial.

Pourtant, en dépit de cette consécration suprême, il ne

* Les explications des mots suivis d'un appel de note sont rassemblées en fin de livre page 1099.

** Thang Long, la Cité du Dragon volant, actuel Hanoi.

*** Ancien nom du Viêt-nam.

**** « Concours de la Capitale » et « Concours du Palais Royal ».

put accéder à la fonction mandarinale, ordre ayant été donné en haut lieu de l'en tenir écarté :

« Ce jeune homme, devait-on prétexter, a manqué gravement à un supérieur. Il ne faut point l'utiliser ! »

Nguyên Phi Khanh fut obligé de se retirer derrière la haie de bambous de son village natal de Nhi Khê, province de Ha-Tay, pour y ouvrir une école et enseigner ni plus ni moins que s'il n'était qu'un simple bachelier³. Après tout le Vénérable Maître Chu Van An* n'avait-il pas préféré aux flagorneurs de la Cour l'humble enseignement privé des villages ? Et il trouvait réconfort et consolation dans l'amour de sa noble épouse, l'étude et l'admiration de ses élèves et de la commune en général.

En effet, si les examens étaient une gloire pour les lettrés, que dire de la réputation d'un village qui possédait un tel lauréat ? Venus des quatre coins de la province, arrivèrent en si grand nombre des étudiants que l'école se révéla vite trop petite et qu'il n'était pas rare de voir les élèves écouter les leçons du maître, assis dans des barques, sur l'étang, devant la maison.

Face à une telle affluence exposée à la pluie, au soleil, au vent, Nguyên Phi Khanh, désignant aux enfants un coin de jardin, leur ordonna de le débroussailler le lendemain pour y construire une nouvelle salle d'étude. C'était un endroit sauvage où n'avaient jamais pu pousser que quelques buissons de roseaux desséchés.

Après quoi il rentra chez lui retrouver sa femme et ses enfants et n'y pensa plus.

Or, cette nuit-là qui était une claire nuit de la mi-automne, alors qu'il dormait sous la couverture auprès de sa compagne, il fit un rêve :

... Il était sous un ciel balayé d'orages, environné

* Lettré d'un vaste savoir et d'une extrême droiture (né ?-mort en 1370).

d'éclairs et de rafales, quand il vit soudain venir à lui du fin fond de la tourmente une femme sur le point d'accoucher, qui, en dépit de son lourd fardeau, semblait glisser entre les herbes, gracieusement. S'arrêtant à quelques pas, elle s'inclina :

« Sachant, lui dit-elle, que vous êtes non seulement un homme de grand savoir mais de haute vertu, je vous prie de bien vouloir différer d'un seul jour votre projet afin de me permettre, à moi, pauvre corps ballotté au gré des aventures, de trouver un autre lieu d'asile que ce coin de jardin. »

A peine avait-il solennellement promis d'accéder à son désir, qu'elle disparut dans le vent, lui laissant pour tout souvenir la fixité brûlante de son regard...

Au matin, Nguyễn Phi Khanh s'éveilla avec le sentiment d'un devoir à accomplir. Il voulut allumer la lampe de résine de pin, le jour était déjà haut. Il entendit sa femme chanter derrière le store en berçant leur dernier-né et se souvint de son rêve. Descendant précipitamment au jardin, il y trouva ses élèves qui, levés bien avant lui, avaient tout défriché ainsi qu'il l'avait ordonné la veille, et il regretta d'avoir été obéi. Mais lorsque les enfants lui racontèrent comment ils avaient débusqué là un serpent plein d'œufs, lequel était parvenu à s'enfuir en leur abandonnant sa queue ensanglantée, Nguyễn Phi Khanh sentit une inexprimable angoisse lui flétrir les entrailles. Il eut beau appeler à la rescousse toute sa science de lettré qui se devait d'être au-dessus des superstitions du peuple, de ne craindre ni maléfices ni démons, le malaise subsista. Pour ne pas se laisser deviner, il se contenta de sourire en frappant le gong conviant ses étudiants à la classe du matin.

La nuit suivante, il lisait sous la lampe tandis que grinçait en cadence le hamac de l'enfant, quand il fut tout à coup obligé de lever la tête.

C'est alors qu'il aperçut, enroulé sur la poutre faîtière, un serpent sans queue. Il a donc survécu à ses blessures, pensa aussitôt Nguyễn Phi Khanh soulagé, la vie est préservée.

A cet instant, du toit, quelque chose tomba sur le livre ouvert devant lui avec un bruit mat. Baissant les yeux, il vit briller sur le papier une tache écarlate. C'était du sang, le sang du corps du serpent. Une grosse goutte de sang tombée sur un seul caractère, celui signifiant « GÉNÉRATION » (世) et qui l'imprégnait, s'y enfonçait et pénétrait trois pages désormais.

Bien des années plus tard, au moment de mourir en exil en Chine, des gardes à sa porte et son pays asservi, c'est au serpent que Nguyễn Phi Khanh devait penser avec la douloureuse certitude que son sang n'avait pas fini de retomber.

LIVRE PREMIER

LES AMOURS
DE LUNE ET DE VENT

綉情綾脰

*Tu Hai dit : Nous sommes faits l'un pour l'autre
Non pour de brèves rencontres sous la lune et le vent...*

NGUYÊN DU,
Kiêu.

ANNÉE KI MUI (1379)
(Année du Bouc)

CHAPITRE 1

En ce temps-là, troisième année de la période *xuong-phu* (1379), Nguyễn Phi Khanh n'avait encore déplu à personne. Il venait d'être reçu licencié* et le livre qu'un jour le serpent tacherait de son sang reposait sur l'étagère d'un des libraires de la rue du Chanvre ou des Bols de Faïence, à moins qu'il ne fût pas imprimé et pas encore coupé le bambou de la pâte à papier.

Par cette matinée de la deuxième lune de printemps, vêtu de la meilleure de ses deux tuniques et muni de son laissez-passer, il s'acheminait gravement vers le lieu de son important rendez-vous à travers les rues de la capitale.

La veille, un messager de la Cité Royale, escorté de soldats aux fronts tatoués¹ de Sa Majesté Fils du Ciel, s'était présenté dans la cour de la maison Truong dont il instruisait les enfants : Son Excellence le Grand Ministre Régent le convoquait le lendemain matin à sa résidence dans l'enceinte du palais. L'ordre était arrivé si inopinément qu'il n'avait pu prévenir ses maîtres et solliciter leurs conseils. Incapable de dormir, au long des cinq veilles** il s'était tourné et retourné sur sa natte, en proie à la plus vive anxiété. Depuis qu'il avait quitté son village natal de Nhi Khê pour étudier à Thang Long

* Licencié : les premiers reçus au Concours Provincial (*Cu-Nhan*, homme qui s'élève).

** La journée était divisée en douze périodes de deux heures chacune. Cf la concordance des heures p. 1146.

la capitale, sa seule ambition avait été, à l'inverse des étudiants qui se pavanaient dans les maisons des chanteuses et les cabarets, de préparer des concours plus élevés. Qu'espérait donc de sa chétive personne au savoir bien imparfait le Grand Ministre Régent ? Comment, pauvre précepteur qu'il était, pouvait-il être connu de lui ? En même temps qu'il était très inquiet, il était aussi très intrigué.

Le lendemain matin, la nouvelle s'étant répandue dans le quartier ni plus ni moins que si le crieur public l'eût annoncée, il avait trouvé ses voisins qui l'attendaient, ceux qui l'aimaient assez pour s'inquiéter à son sujet, les autres pour le féliciter, les uns et les autres pour lui confirmer que ce jour était jour faste au calendrier officiel. Sans s'attarder, il avait quitté très tôt la maison Truong dans l'intention d'aller auparavant à la pagode Bao-Thiên faire au Bouddha une offrande d'encens. En se concentrant sur l'attitude qu'il conviendrait tout à l'heure d'adopter, il s'était promené ensuite un moment au bord du lac Luc Thuy* où les douze étages de la tour Bao-Thiên miraient au soleil levant leurs douze toits d'or, avant de rejoindre par un dédale de populeuses ruelles l'avenue des Sophoras qui menait au marché de l'Est et à la porte Est de la Cité Royale, directement.

A présent qu'il s'avançait sous les sophoras en fleur, au milieu des cris célèbres de Thang Long qui l'avaient tant égayé à son arrivée, le « *Kéo!* » flûté de la marchande de nougat, et le « *Yoc Pho!* » nasillard du marchand de soupe, le « Qui désire se faire curer l'oreille avec une épine de porc-épic ? » goguenard du cureur d'oreille, il se sentait presque rasséréiné.

Pour un peu il aurait composé quelques vers sur sa destinée de jeune plébéien reçu par un haut dignitaire en

* Sous les dynasties des Ly et des Trân (XI^e-XIV^e siècles) le lac s'appelait Luc Thuy (Eau verte). Actuel lac de l'Epée Restituée.

cette claire matinée. Certes, mieux valait se cacher que se vanter et il eût préféré à l'instant même étudier dans sa soupente ou n'avoir jamais quitté son village plutôt que de marcher vers quelque grand honneur plein de danger. Néanmoins, il était dévoré de curiosité. Au cours de ses promenades de provincial à travers la capitale, il avait vu bien souvent les mandarins entrer à dos d'éléphant ou en palanquin dans la Cité Royale par cette porte du Sud qui leur était réservée. Ce qu'il savait de la Cité Interdite, il l'avait lu dans les livres de poètes tel que Pham Su Manh*, ou il le tenait de ses maîtres qui, lauréats du Concours du palais, avaient eu l'insigne privilège de se promener parmi les arbres, les animaux rares et les fleurs innombrables du Jardin Royal. Comment aurait-il pu prévoir qu'un jour le sort le désignerait ? A moins que tout ceci ne fût qu'un songe, tel celui de la Branche du Sud² ?

Des gens qui couraient soudain le bousculèrent et le tirèrent de ses pensées. Il en arrivait de tous côtés, sortis des échoppes et des portes des *phuong*^{**3}, des greniers et des arrière-cours pour se précipiter, à l'extrémité de l'avenue, en direction du marché de l'Est. Était-ce une nouvelle incursion chame^{***} ? Le dernier édit royal ?

C'est alors qu'il entendit le son lugubre du gong. Des soldats à cheval crièrent là-bas qu'on leur fît place. Au bout de l'avenue, le peuple ondulant au ras du sol recula. A dos d'éléphant, sous son parasol d'apparat, s'avavançait comme s'il glissait sur toutes ces échines courbées un mandarin justicier coiffé du rigide chapeau bleu de soie laquée maintenu sous le menton par une jugulaire de fer, et tenant à la main un porte-voix doré. Le gong résonnait toujours à

* Célèbre poète du temps de la dynastie des Trân (1226-1413).

** Quartier entouré de murs percés de portes fermées la nuit (voir note explicative n° 3).

*** Le Champa voisin du Dai-Viêt se livrait souvent à des incursions.

intervalles réguliers. C'était le cortège d'un condamné qu'on s'en venait exécuter sur la place du marché.

Le temps d'un clignement de paupière, Nguyên Phi Khanh fut pris de l'irrépressible envie de rebrousser chemin. Pourtant, il n'en fit rien. Mais il eut beau ralentir le pas, à l'instant où il atteignait la place, la foule par un de ses mouvements imprévisibles le précipita aux premiers rangs, juste pour apercevoir, prise dans la cangue énorme, la tête de celui qui allait mourir, l'angle aigu de sa pommette fière et, derrière, exhortant le bourreau à bien remplir son rôle de bourreau sans taillader ni déchiqueter, la mère du condamné. Anticipant sur ce qui devait suivre, le jeune licencié sentit le froid lui envahir le foie et ses jambes s'entrechoquer sans qu'il les eût remuées. Quoi qu'il en soit, il resta là, pris au piège du peuple pétrifié, n'osant penser à ce qui l'attendait lui-même dans l'enceinte du palais.

Le cortège à présent avait gagné le centre de la place. Déjà les gardes, ôtant sa cangue au condamné qui s'était docilement agenouillé, attachaient sa chevelure à une branche pendante du grand banian. De sa chique de bétel⁴ le bourreau marqua d'un trait écarlate la nuque du supplicié. Son large sabre dans la claire lumière du matin étincelait. Le gong, suspendu au bambou entre les épaules des porteurs, ne résonnait plus. Seule la vieille mère suppliait le frère bourreau moyennant la somme promise de ne point faire souffrir son enfant. La foule aussi silencieuse qu'une feuille attendait que le mandarin eût fini d'énoncer dans le porte-voix les motifs de la condamnation de ce rebelle qui, pour s'être rendu coupable d'« infidélité au devoir » en tuant un administrateur, avait commis l'un des forfaits compris dans la série des « Dix Crimes atroces » et mérité la mort.

— Exécutez la sentence !

Le mandarin fit un signe auquel répondit aussitôt le premier coup de gong. Au second, le sabre élevé à deux mains tournoya en l'air et au troisième s'abattit sur la nuque marquée de rouge. Le sang jaillit du corps affaissé tel une fontaine, éclaboussant jusqu'aux pattes de l'éléphant cependant que la tête tranchée se balançait au bout de sa branche avec une terrible expression d'étonnement. La vieille mère du condamné s'écroula. Poussant un grand cri, le bourreau décrocha la tête et pour montrer son talent parfait la lança vers le ciel d'où elle retomba dans une pluie volante de sang.

La foule s'écarta comme si elle redoutait quelque manifestation vengeresse de ce mort voué désormais au sort d'éternel fantôme errant.

Nguyên Phi Khanh n'attendit pas les supplices posthumes*. Tant bien que mal, il se fraya un passage dans la foule où l'on murmurait contre ces mandarins, père et mère du peuple, qui, saignant à blanc les paysans, les traitant ni plus ni moins que de la boue, les poussaient aux rébellions de plus en plus fréquentes, de plus en plus violentes. La vieille mère emplissait le ciel de ses gémissements : comment accomplir les rites sur un corps décapité ? Parvenu à la porte de l'Est, Nguyên Phi Khanh se présenta au poste de garde, calme en apparence, mais la main qui tendait le laissez-passer de Son Excellence, le Grand Ministre Régent, tremblait effroyablement.

Quand ils eurent constaté que sa moitié de tablette correspondait à celle qu'ils possédaient⁵, les soldats le laissèrent entrer et deux d'entre eux l'escortèrent après qu'il se fut déchaussé. Parce que c'était son unique paire de sandales qu'il abandonnait ainsi sur le seuil, il aurait aimé être assuré de la retrouver. Il eut honte de s'attacher à un aussi infime

* Exposition de la tête, pulvérisation des ossements, flagellation de la tombe, etc.

détail, et, une fois franchie la porte de Bon Augure, il l'oublia tout à fait pour ne plus penser qu'à celui dont la tête frottée de sel était maintenant exposée sur la place du marché.

Car d'un coup d'un seul, dans la splendeur de la Cité Royale, il devait ce matin-là mesurer tout ce qui séparait l'aristocratie des gens du peuple, la différence entre la ville du dedans et celle du dehors. Et jamais de toute sa vie qui comptait une vingtaine de printemps, il ne devait comme ce jour-là, marchant sur les dalles de marbre au milieu de cette magnificence, le long de ces galeries où passaient des personnages en robes de cour chatoyantes, se remémorer avec une aussi poignante nostalgie les chemins de son village à l'aube, les bambous bleus emperlés de rosée et l'herbe humide qui lui chatouillait les chevilles...

Quelque part, dans un de ces palais pourpre et or, au fond de quelque salle profonde qu'on atteignait en franchissant dix porches, derrière quelque écran, tombant des lèvres de cinabre d'un haut dignitaire, il apprendrait la raison de cette convocation matinale qui ne souffrait aucun manquement, aucune dérobade. Serait-il encore libre après ? Retrouverait-il ses maîtres, les enfants Truong qu'il instruisait, son écritoire et ses pinceaux ?

Les gardes s'arrêtèrent devant l'entrée du palais du Grand Ministre Régent et se retirèrent, tandis que le visiteur ayant été annoncé, la nouvelle se transmettait de soldat à soldat de la garde personnelle qui en comptait une centaine, parvenait jusqu'aux appartements extérieurs d'où revenait l'ordre, pour Nguyễn Phi Khanh, d'attendre Son Excellence assistant, en ce moment, à l'audience impériale.

*

* *

Mademoiselle Thai, troisième fille de Son Excellence Trân Nguyễn Đan*, s'éveilla ce même matin, elle dont chaque jour dans le gynécée était semblable à la veille, avec la certitude que ce jour serait différent. Elle avait rêvé d'un vol d'aigrettes blanches, ce qui était le présage d'un événement heureux. Enfouie sous la couverture de soie, elle se plut à revivre son rêve dans les moindres détails... Les oiseaux volaient si haut et néanmoins avec quelle netteté leurs ombres fines et déliées se reflétaient dans l'eau ! Elle flânait sur la berge riante d'un lac – qui était peut-être ce lac de l'Ouest⁶ qu'elle apercevait parfois en cachette des étages supérieurs du palais – et dans le même temps, elle-même était oiseau... Quelle exquisite sensation d'ivresse, de vertige et de liberté que de voler ainsi et de se regarder voler en se promenant au bord de l'eau où nageaient des couples de canards mandarins ! C'était là quelque chose de peu commun !

Au bruit léger que fit en entrant sa servante Thi-Nghi, elle sursauta, inquiète soudain à l'idée d'être prise de vitesse par l'événement qu'elle pressentait.

Comme chaque matin, la servante agenouillée près du lit-estrade lui présentait la coupe d'eau pour rafraîchir sa bouche. Derrière elle, le soleil printanier enflammait déjà les phénix des stores.

— Pourquoi m'as-tu laissée dormir ? Est-il si tard ?

— Rassurez-vous, Jeune Maîtresse, à peine l'heure du chat** ! – Thi-Nghi reprenait la coupe, lui tendait le thé aux fleurs qui embaumait. – Notre Maîtresse vous fait dire de vous tenir prête à répondre à l'appel de notre Vénérable Monsieur.

* Trân Nguyễn Đan (1320-1390) : arrière-petit-fils de Trân Quan Khai, troisième fils de l'empereur Trân Thai Tong. Grand Ministre Régent.

** La journée était divisée en douze périodes de deux heures chacune. Cf la concordance des heures p. 1146.

— Sais-tu pourquoi ? — Mademoiselle Thai se leva séance tenante. — Qu’as-tu appris d’autre ? Parle vite !

Thi-Nghi qui connaissait le caractère emporté de sa jeune maîtresse se contenta de faire un signe de tête négatif tout en versant mélancoliquement l’eau chaude dans le bassin de cuivre. Pour Mademoiselle Thai qui l’observait par-dessus sa tasse, c’était évident que ce matin encore Thi-Nghi souffrait du mal du pays. Originaire de la province du Nghê-An, elle était depuis peu au service des femmes du palais. Souvent, Thai l’avait plainte et consolée. Elle lui apprenait des poèmes classiques et Thi-Nghi ces poésies populaires pleines de verve qu’elle aimait à se répéter. Mais aujourd’hui, les mots de consolation ne montaient pas jusqu’à ses lèvres et Thi-Nghi pouvait bien regarder du côté de son village et souffrir dans ses entrailles de neuf manières différentes, Mademoiselle Thai était pour sa part beaucoup trop excitée et impatiente.

Ainsi, se disait-elle pendant qu’elle baignait son visage dans le bassin scintillant, ainsi son père vénéré, à cette heure matinale, la réclamait, elle, personnellement. Ce n’était pourtant ni la date d’une cérémonie rituelle, ni celle anniversaire de la mort d’un ancêtre. Les oiseaux blancs de son rêve ne l’avaient pas trompée. Les grands coups d’éventail de Thi-Nghi qui retendait le lit lui rappelaient des bruits d’ailes. Son cœur dans sa poitrine était pareil à ces pigeons voyageurs du jeu de *tha chim** prêts à s’envoler dès qu’on frappe leur cage de quelques coups de baguette.

D’une petite main fébrile, elle noua ses cheveux en un nuageux chignon à l’aide d’une épingle d’argent à pendoques de pierreries. Attirant à elle, sur la natte, sa boîte à fards, elle en sortit une fine lame à manche d’ivoire. Devant le miroir de métal que Thi-Nghi lui tenait en soupirant, elle

* Sorte de jeu de lâcher de pigeons.

donna à ses sourcils la forme étroite et allongée de la feuille de saule, rasa les cheveux follets de son front, rougit d'une poudre de rouge bois de santal ses lèvres, et d'un morceau de goyavier se frotta les dents. Après quoi, dans l'arc-en-ciel du coffre à vêtements, elle choisit un cache-seins émeraude, enfila par-dessus une veste ajustée couleur gorge-de-poussin, une longue jupe de soie grège noire et enfin une tunique de soie pulpe de litchi, à quatre pans, ouverte par-devant, qu'elle noua d'une gracieuse ceinture de soie verte assortie à ses sandales brodées de phénix.

— Mademoiselle, dit Thi-Nghi, le riz est servi.

Ce repas du matin, composé de plusieurs plats de viandes et de poissons auquel sa jeune maîtresse touchait à peine, aurait suffi là-bas, dans son village du Nghê-An, à nourrir tout un jour sa famille. Derechef elle soupira.

Mademoiselle Thaï avait encore moins d'appétit qu'à l'ordinaire. Ayant picoré dans les plats du bout de ses baguettes d'ivoire, çà et là, elle fit signe à Thi-Nghi de tout remporter.

Maintenant que sa joie s'enlisait dans l'attente, son âme de fille volontaire et passionnée qui aurait volontiers dormi sur l'oreiller d'herbes des vagabonds se troublait de mille questions, entrant dans une zone de lucidité où son destin lui apparaissait soudain réglé en dehors d'elle, une fois pour toutes et à jamais. Car elle avait simplement oublié qu'à quinze ans passés, son père – comme tous les pères – pouvait avoir résolu de la marier, l'avait promise peut-être et déjà fiancée. Voilà pourquoi cette nuit, elle avait rêvé de canards mandarins*. Voilà pourquoi ce matin, il la faisait appeler. Comment ne pas y avoir pensé ?

A peine eut-elle la tentation d'aller à son miroir juger de l'effet qu'elle produirait sur un éventuel fiancé que cela

* Symbole de l'union conjugale.

lui parut absurde. Seules l'attente et l'ignorance ne la rendaient plus sûre de rien. Son père interrogerait son cœur avant de décider pour elle. Elle en était merveilleusement certaine. Il l'aimait plus qu'aucune autre de ses sœurs et il l'avait prouvé cette nuit d'épouvante de l'année précédente* en venant la chercher lui-même jusque dans sa chambre où, tremblante de peur, elle continuait de préluder sur son *dan tranh*** comme si de rien n'était. Ils avaient fui ensemble à travers le palais sens dessus dessous. Dehors, dans l'affolement des torches, des gens couraient de tous côtés. Le Roi accompagné des reines et de ses femmes avait déjà gagné l'autre rive du fleuve. On disait que les Chams, après une nouvelle incursion au Nghê-An, avaient remonté le Dai-hoang, un des bras du fleuve Rouge, qu'ils étaient maintenant aux portes de la ville. Et son père l'avait emportée dans son palanquin d'un trot si rapide qu'elle en avait été toute rompue. Elle ne pensait pas aux Chams qui allaient mettre à sac la capitale et ne laisseraient de leur passage que ruines, cendres et cadavres. Elle pensait seulement combien elle était heureuse en compagnie de son père. Sans doute son amour filial était-il égoïste, mais il avait le pouvoir de lui donner cette clairvoyance qui se passe de raisonnement. Même si le printemps était la saison des entremetteurs, ce n'était pas la surprise d'un mari que son bien-aimé père lui réservait.

Alors, elle se sentit parfaitement tranquille et, prenant son pinceau, elle acheva un poème commencé la veille, en attendant qu'on l'appelle.

*

* *

* En 1378, les Chams mirent à sac la capitale du Dai Viêt.

** Sorte de cithare à seize cordes de cuivre ou d'or dont la caisse de résonance est en bois de cotonnier.

Nguyên Phi Khanh ne savait plus depuis combien de temps il patientait dans la cour extérieure du palais, quand sous le porche assez vaste pour laisser passer les éléphants, il vit entrer un grand palanquin environné de serviteurs porteurs d'armes de cérémonie. Avant que le haut personnage qui y était assis n'en descende, Phi Khanh se précipita pour le saluer, car, à n'en pas douter, c'était là l'équipage du Grand Ministre Régent. Toutefois, il se tint à une distance convenable et resta ainsi courbé à attendre l'autorisation de se relever.

Une voix douce et ferme à la fois, le dispensant du reste des salutations, l'invita à venir plus près. Il recula en signe de respect et lorsqu'il se releva, ce fut pour croiser le regard chargé de bonté du Ministre, le prince Trân Nguyên Dan, debout, au grand soleil, dans son resplendissant costume de cour, tenant à la main son bâton de maintien.

— J'ai entendu parler de vous, Thay*, dit-il, comme d'un jeune homme de grandes espérances. C'est pourquoi je vous ai fait appeler.

Et il lui fit les honneurs des appartements intérieurs.

Précédés de serviteurs qui ouvraient devant eux des rideaux de brocart, ils traversèrent de vastes salles aux poutres et aux charpentes peintes de pourpre et d'or, des jardins ornés de pièces d'eau aux minuscules montagnes de rocailles, des cours intérieures bercées de pêchers roses en fleur, jusqu'au cabinet-aux-livres où le prince l'invita à partager sa natte. Confondu par tant de simplicité, Phi Khanh un instant en oublia les usages, puis se conformant aux rites de « l'hôte et de l'invité » il refusa d'abord à trois reprises avant de prendre place à ses côtés. Là-dessus, le prince commanda aux serviteurs d'apporter le thé. Au léger

* Maître d'études, terme de politesse désignant un jeune licencié.

soupir qu' alors le jeune homme ne put réprimer, le Ministre répondit :

— Remettez-vous, Thay, et relâchez votre cœur. Votre rang au Concours Provincial a prouvé votre rare talent. De plus vos maîtres vous disent loyal et sincère. Aussi, de préférence aux candidats qui m'étaient recommandés, est-ce à vous que j'ai résolu de confier l'instruction de mes enfants et en particulier de ma troisième fille qui a besoin de parfaire son savoir. Si vous acceptez, vous pourrez demeurer au palais où, en dehors de vos cours, vous serez libre d'étudier, de lire les livres de ce cabinet, d'aller et de venir à votre guise.

Ainsi parla le prince et Nguyễn Phi Khanh qui n'en croyait pas ses oreilles avait pensé à tout, imaginé entre mille et une éventualités celle d'être jeté dans une geôle, de recevoir cent coups de bambou lourd ou encore d'être condamné à la corvée de fourrage dans la « Rangée de Tas d'herbes⁷ », à tout, sauf à être nommé précepteur d'une jeune fille de la Cité Royale dans les veines de qui coulait le sang des Trân* !

En répondant à Son Excellence dans les termes du plus profond respect et de la plus parfaite humilité que c'était là un bonheur rare, difficile à obtenir en trois existences successives, auquel il consacrerait son savoir et son zèle, il sentait ses entrailles s'épanouir de fierté à l'idée de l'honneur et de la prospérité qui rejailliraient sur sa famille et sur son village.

Ayant bu le thé de Chine dans la fine porcelaine de Bat-Tràng** il s'attendait à être congédié quand Son Excellence ordonna :

— Qu'on aille chercher Mademoiselle Troisième !

* Dynastie des Trân (1226-1413).

** Village de Bat-Tràng, sur la rive gauche du fleuve Rouge, célèbre pour sa céramique et la qualité de sa porcelaine.

Tourné vers le jeune homme, il se mit à l'interroger. Sans doute Nguyễn Phi Khanh répondit-il de façon satisfaisante car le prince approuva de plusieurs hochements de tête souriants.

C'est alors que la jeune fille fit son apparition de l'air libre et naturel de celle qui avait ici ses entrées. A la vue de Phi Khanh la plus vive surprise et la plus grande contrariété se peignirent simultanément sur son beau visage altier. Se ressaisissant avec une aisance qui sembla à Phi Khanh le signe même des filles de son rang :

— Vous m'avez fait appeler, mon père ? dit-elle.

A voir ses sourcils arqués comme la lune, ses joues roses et la grâce de sa taille flexible pareille à un jeune saule, Phi Khanh se disait que si le sourire l'avait épanouie, la décrire eût été impossible⁸.

A mesure que le prince expliquait les raisons de la présence du jeune homme, le visage de sa fille se détendait, retrouvait la plénitude de ses eaux calmes. Voilà même qu'entre ses cils souples comme la soie du cocon, elle coulait à son futur précepteur des regards pleins d'espièglerie. Qu'a-t-elle bien pu aller imaginer ? se demandait Phi Khanh, et plus il la contemplait, plus son cœur était troublé.

A son retour dans la famille Truong, Nguyễn Phi Khanh avait l'air d'un revenant du Pays des Neuf Sources* tant il était bouleversé. Les enfants de la maison le retrouvèrent avec des cris de joie auxquels succédèrent pleurs et récriminations en apprenant que leur maître s'en irait vivre désormais à la Cité Royale pour y instruire une seule élève, fût-elle princesse ! Ce soir-là, dilapidant son maigre avoir, Phi Khanh fit dignement ses adieux à la famille Truong et offrit un repas. Il but du vin et accepta les vœux sincères ou

* Expression désignant les enfers par allusion aux neuf rivières qui les arrosent.

non de chacun. Heureux le bon fils respectueux qui aidait sa famille lorsque le Ciel l'élevait !

Pas plus que la nuit précédente, il ne put dormir. Par un curieux revirement, après avoir épuisé toutes les satisfactions d'amour-propre que lui donnait une telle nomination, toutes ses capacités d'émerveillement devant la grâce de sa noble élève, il éprouvait maintenant un de ces sentiments complexes qu'on n'efface pas en un tournemain. Phi Khanh étant tout le contraire d'un esprit léger qui se hâte de conclure sur une simple impression, il ne lui fallut pas moins de cinq veilles avant de réaliser que ce sentiment se fondait sur une espèce de fatalité : un événement irréversible venait de se produire. Dans ce monde de poussière, seule importait pour le lettré la vertu, or le destin le lançait sur la mer agitée des honneurs et des richesses, pleine d'écueils inconnus. Repenser à la façon dont la fille du Grand Ministre Régent l'avait salué comme elle aurait dit : « A nous deux maintenant ! » suffisait à le décontenancer au point de ne plus savoir quelle attitude adopter. Quoi que le prince dans sa bonté ait pu dire, il ne pourrait aller et venir hors de la Cité Royale à sa guise ni se rendre en période de fêtes dans son village natal sans rencontrer des obstacles insurmontables. Il en arrivait à regretter d'avoir été reçu premier au Concours Provincial plutôt que dans un rang qui lui eût, par sa modestie, conservé toute sa liberté. L'existence dans la Cité Royale, telle qu'il l'avait entrevue la veille, paraissait comparable à une scène du *tuông**, jeux d'attitudes et d'apparences. Pourtant, soupirait-il, une fille comme celle-là, belle à renverser les citadelles, il ne croyait pas avoir déjà vu sa pareille !

L'heure du chat le trouva au milieu de la végétation naine dans la cour intérieure à tourner lentement autour du bassin aux poissons.

* Théâtre classique vietnamien.

Peu à peu, le quartier s'éveillait. Il entendait les enfants s'interpeller d'une maison à l'autre, les écoliers courir par les portes des *phuong* qu'on venait d'ouvrir. Les parois coulissantes des boutiques glissaient, au loin les premiers marchands ambulants relançaient la clientèle et, dans la rue proche, des charrettes matinales écrasaient la terre du milieu de la chaussée. Dans cette Cité Civile – dont les soixante et un quartiers lui étaient aussi familiers que son propre village – parmi sa population d'artisans, de commerçants, de paysans et d'étudiants mêlée d'étrangers venus du Champa, de Chine, du Cambodge ou du Siam, Phi Khanh, tout provincial qu'il était, savait comment se comporter. Alors qu'il ignorait tout de la vie au sein d'une grande famille aristocratique, des us et coutumes de la Cour et de ses intrigues et jusqu'à la façon d'instruire une noble demoiselle qui, à en croire le beau regard moqueur, ne lui ferait pas la partie belle.

La servante venue puiser l'eau du réservoir sursauta en l'apercevant. Peu après, Phi Khanh l'entendit rire dans les profondeurs de la maison d'avoir pris Monsieur le Précepteur pour un démon !

Il se mit à rire aussi.

CHAPITRE 2

Rien dans les premiers jours de son installation à la Cité Royale ne vint confirmer les craintes de Phi Khanh qui semblait au contraire n'avoir trouvé qu'avantage au changement.

La chambre, préparée sur ordre du prince Trâm Nguyễn Dan dans un des pavillons de son palais, n'avait que fort peu de choses à voir avec la soupente au-dessus du magasin où les Truong l'avaient logé, parmi les marchandises entreposées. C'était une pièce vaste et profonde à laquelle on accédait par un perron orné de part et d'autre de dragons. Des stores légers ombrageaient les fenêtres qui n'avaient plus en cette saison leurs carreaux de papier huilé ; les colonnes lisses comme des cous de jeunes filles reposaient sur des socles de pierre sculptée tels qu'il en avait seulement vu dans les pagodes et lorsqu'il levait les yeux, la charpente travaillée du toit fait pour résister aux typhons et le mouvement recourbé des arêtières lui donnaient un grand sentiment de sécurité. Mais ce qui n'avait pas manqué de l'étonner, c'est qu'une âme attentive avait veillé, semblait-il, à créer là une ambiance propice à l'étude et à la méditation.

En effet, outre un lit-estrade recouvert de fines nattes, des écrans et un coffre à vêtements, il avait à sa disposition un pupitre, des porte-pinceaux remplis de pinceaux neufs, un coffret de lettré contenant du tabac et du papier, des étuis

à poèmes, des lampes abondamment garnies d'huile et même une clepsydre de cuivre. Sans doute pour que je ne sois jamais en retard, avait pensé Phi Khanh, qui, d'un pinceau léger, avait aussitôt composé un poème en l'honneur d'un hôte si généreux, le prince lui ayant également donné une petite servante.

Cependant, aussi spontanés et reconnaissants que fussent ses vers, Phi Khanh avait la curieuse impression que le prince à qui ils étaient dédiés ne les méritait pas tout à fait. La petite servante Liêu, interrogée, se contenta de rire, la main sur la bouche.

Dans ses allées et venues du pavillon où il résidait à la salle d'étude du palais, il ne rencontra durant les premiers jours que fort peu de gens. Mais tous firent preuve à son égard de la courtoisie déférente et du libéralisme bienveillant dont on entourait les lettrés à la Cour des Trân. A cause de la haute protection du Grand Ministre Régent, Phi Khanh avait assez de lucidité, sinon d'expérience, pour savoir que, quelles que fussent les apparences, il devait être l'objet de bien des jalousies tant de la part des candidats écartés que de leurs alliés. Il redoublait donc de prudence et d'attention, veillait à ne commettre aucun impair qui eût pu faire de lui la cible de médisances ou de moqueries. Dans sa longue tunique noire, au demeurant passablement usée, coiffé de son bonnet de lettré, il passait droit et digne et bien des filles, à l'abri des claies, le suivaient des yeux.

Un fait toutefois ne cessait de l'intriguer.

Depuis ce matin mémorable où la fille du prince Trân Nguyễn Dan lui était apparue dans le cabinet-aux-livres avec cet air de contrariété qu'elle avait su si vite maîtriser, c'est à peine s'il l'avait entrevue. Quoiqu'il s'en défendît, il en ressentait quelque humeur. N'était-il pas son professeur ? Pendant qu'il enseignait ses frères cadets, plusieurs

fois il entendit son pas léger s'arrêter devant la porte, marquer une pause et s'éloigner. Quelques instants après, des éclats de rire lui parvenaient depuis le jardin où elle jouait au volant en compagnie de ses sœurs aînées.

Chargé de l'instruction de la jeune fille principalement, Phi Khanh se demandait quel parti prendre. D'un côté, il avait trop d'orgueil pour interroger Mademoiselle Trân Thi Thaï sur les raisons qui lui faisaient dédaigner ses cours, et de l'autre, il n'aurait jamais osé aller s'en plaindre au prince dont il entrevoyait, au retour des audiences de nuit, le visage las et préoccupé.

Car en peu de temps la situation dans le pays s'était encore dégradée. A écouter les uns et les autres dans ses déambulations à travers la Cité Royale, Phi Khanh en avait acquis la conviction. Les révoltes de serfs et de paysans succédaient aux révoltes et la Cour devait envoyer la Garde Royale, les troupes provinciales se révélant de plus en plus inefficaces. On disait sous le manteau qu'après le ravitaillement qui frappait quiconque possédait rizières, terrains à mûriers ou étangs poissonneux, et même, depuis l'année précédente, ceux qui ne possédaient rien, le recrutement se heurtait à de telles résistances qu'on en arrivait à mobiliser les bonzes. Bonne occasion pour certains à la Cour de se gausser de ces soi-disant religieux « beaux parleurs rusés, disaient-ils, qui avaient oublié l'enseignement concernant la douleur et le vide et n'avaient souci que d'avoir de beaux jardins, des maisons magnifiques, comme l'or et le jade, et des serviteurs innombrables ». Grand bien leur fasse, ils étaient maintenant obligés de marcher dans la boue comme la vulgaire piétaille ! De toutes ces jacqueries, il ressortait que la dynastie était tout bonnement en train de perdre la confiance de la population qui souffrait et, avec elle, le Mandat du Ciel ! Pour sa part Phi Khanh se ralliait aux

paroles pitoyables du prince répétées par ses fils : « A quoi bon avoir lu trente mille livres si mes cheveux blanchissent sans que j'aie pu améliorer le sort du peuple ! » A quoi bon, en effet, se disait Phi Khanh, quand le peuple souffrait mille maux, se soucier d'une demoiselle qui ne venait pas à sa leçon ?

C'est pourquoi Phi Khanh ne disait rien. Pourtant, l'absence de la jeune fille se prolongeant sans que personne se souciât de l'excuser, il ne pouvait parfois s'empêcher devant ses frères, qui tous avaient dépassé l'âge de la touffe de cheveux⁹, de lancer quelques traits sur la fatuité ou la paresse de ceux qui s'estiment au-dessus du savoir, dans le secret espoir que cela lui fût répété.

Si les mots sur l'instant soulageaient sa fierté blessée de pédagogue, une fois de retour chez lui il tremblait d'imaginer de quelle façon ses propos seraient transmis et déformés. La pensée qu'elle le traitait ni plus ni moins qu'un de ces maîtres sans valeur qui, sous leurs grands airs de dignité, cachent très peu de savoir et courent partout la campagne pour tâcher de fonder une école où ils éduquent à coups de bambou des enfants à demi sauvages, le rendait fou de rage et faisait fuir le sommeil. Il restait devant la clepsydre à regarder s'écouler les cinq veilles en réfléchissant à l'attitude à adopter le jour où enfin elle entrerait dans la salle d'étude, si elle y entrait jamais ! Le pire était qu'elle faisait naître en lui une tempête de sentiments exaspérés dont il ne se serait pas cru capable. Dès le premier regard, il est vrai, il avait su qu'elle lui créerait par sa présence bien des difficultés et voilà que son absence en suscitait de plus grandes encore.

Le fait que la fréquentation des livres avait absorbé un temps qu'il aurait pu consacrer aux filles en général avait pour conséquence immédiate de le plonger, à leur sujet,

dans des abîmes de perplexité. Là où un autre plus averti aurait cru deviner une coquetterie parfaitement rouée, lui ne voyait qu'une forme de mépris délibéré. Il n'entendait rien à cette déroboade de Mademoiselle Trân Thi Thai, ni à ses accès excessifs de gaieté lorsqu'elle se promenait dans les jardins, sous les fenêtres de la salle d'étude, ni à ce besoin d'être accompagnée partout d'une servante portant un panier de livres. Il avait suivi l'enseignement des lettrés, il en était un, il connaissait l'histoire de jadis et de maintenant et il ne savait quelle conduite adopter devant les femmes. Tout en se persuadant qu'il s'agissait là d'un fait dérisoire, il aurait aimé s'en ouvrir à quelqu'un. Seulement, à la Cité Royale, il ne possédait aucun ami véritable.

Cela dura deux décades au bout desquelles, un matin, Demoiselle Thai fort en retard, accompagnée de sa suivante, fit son entrée dans la salle d'étude et s'en vint s'asseoir au premier rang.

L'élève qui avait la plus belle voix était en train de lire une page du *Livre des Mutations**. Tout se passa ainsi que Phi Khanh l'avait imaginé si souvent pendant ses nuits d'insomnie. Fort de sa place éminente parmi les « Quatre Grands** », il accepta très froidement les respects qu'elle lui présentait et fit signe à l'étudiant de continuer sa lecture. Après quoi, tous les visages, sauf celui de la jeune fille, se penchèrent sur les livres, attentifs aux éclaircissements du Maître, car c'était là un passage difficile.

Le temps que durèrent les commentaires – longs et minutieux afin d'éviter de fallacieuses interprétations –, le regard de la jeune fille tantôt surpris, soucieux, admiratif ou ironique, ne le quitta pas. Aimerais-elle davantage l'étude qu'elle ne l'a laissé jusqu'ici paraître ? pensait-il

* Connu également sous son nom chinois de *Yi-King*, le premier des cinq livres canoniques en date comme en importance.

** Le Ciel, le Roi, le Professeur, le Père.

apparemment impassible. Son intrusion au milieu du cours, au mépris de tous les usages, ne méritait-elle pas une petite leçon ? Quoi qu'il en soit, il laissa la classe du matin se poursuivre selon la tradition qui voulait qu'on étudiat les livres de base, puis l'histoire et les récits. On aborda donc l'histoire des Song, puis l'on enchaîna par un poème de Chu Van An qui semblait innocemment dédié à cette claire matinée de printemps :

*Le bois de pin odorant se consume et la théière s'arrête
de bouillir.*

*Un murmure d'oiseau échappé du ravin m'arrache
doucement au sommeil printanier.*

Comme aux trois coups de gong les élèves se levaient, Phi Khanh pria la jeune fille de demeurer quelques instants. Elle le regarda étonnée puis, avec son assurance coutumière, elle renvoya sa servante et attendit.

En s'approchant d'elle, la mine sévère, Phi Khanh ne pouvait s'empêcher d'admirer la sveltesse de sa taille, ses membres gracieux et son expression libre et spontanée d'oiseau prêt à s'envoler. Était-ce cette créature au corps léger, pareil à la feuille qui tombe, qui l'avait tourmenté, nuit après nuit ? Si son cœur s'émouvait, son visage était souriant et glacial.

— A qui a toujours vécu à la Cour, lui dit-il, un campagnard même licencié doit sans doute paraître insupportable. Après vous être fait longtemps attendre, vous êtes venue, vous avez écouté et vu. J'espère seulement que votre présence ici, aujourd'hui, ne sera pas l'effet d'un caprice passager et que vous reviendrez, demain, avec ponctualité.

Dès la première phrase, Mademoiselle Thai s'était empourprée, son chignon nuageux s'affaissa, les fins

cheveux de ses tempes, si soigneusement coupés chaque matin, s'électrisèrent et ses yeux volontaires s'embrumèrent ; néanmoins elle répondit hardiment :

— Il est dommage, Maître, que vous ayez sur moi des idées aussi partiales. Malheureusement, c'est vrai, les apparences sont contre moi. Pouvais-je être à la fois ici et reconforter mon père de retour de l'audience de nuit fatigué et inquiet ?

— Fort bien ! — Phi Khanh eut un petit rire froid. — Mais alors était-ce la fatigue et l'inquiétude de Son Excellence votre père qui vous amusaient si fort dans le jardin ?

Il pensait naïvement qu'elle allait s'effriter de honte. L'éclat de triomphe fulgurant dans ses yeux, qu'elle se hâta de baisser pudiquement, le détrompa. Elle se rit de moi, se dit-il, voilà bien les filles nobles et riches qui passent leur ennui à se moquer d'autrui !

« Aucun de mes faits et gestes ne lui a échappé, se disait Mademoiselle Thaï exaltée. Quel homme, ici, à la Cour, voudrait en convenir, et lui, il le dit ! » Lorsqu'elle le regarda de nouveau, il rassemblait ses affaires sans plus se soucier d'elle. Pour l'instant, cette joie lui suffisait, elle prit congé, rejoignit la servante Thi-Nghi sous la galerie.

— Le poème de Chu Van An m'a donné envie de me promener dans les jardins, dit-elle. Il fait si beau, ces fleurs de pêcher sont si émouvantes. Laisse là ces livres et accompagne-moi.

Elle marchait à petits pas et chiffonnait entre ses doigts le long pan de sa ceinture de soie. Son dessein était de suivre de loin le jeune homme rentrant chez lui. Elle l'aperçut entre les arbres qui s'éloignait, prenant autant de plaisir à l'observer à son insu qu'elle en avait pris pendant quinze jours à l'éviter. L'air sous les pêchers avait une douceur de porcelaine.

— Combien de printemps le Professeur compte-t-il, Mademoiselle ? demanda Thi-Nghi.

— Je n'en sais rien, vingt et un, vingt-deux peut-être.

— Il semble triste et solitaire. A mon humble avis, il lui faudrait une compagne pour partager ses soucis.

— Qu'as-tu besoin de t'en soucier ?

Sa haute et mince silhouette allait disparaître sous le portique au-delà duquel elle ne pourrait s'aventurer. Il est seul, se dit-elle, surprise qu'une autre avant elle l'eût remarqué. Elle jeta un regard de biais à Thi-Nghi. Il faut dire que la robuste servante souffrait elle-même d'être exilée de son village.

— Rentrons !

A la perspective du long après-midi qui l'attendait, elle aurait voulu que les clepsydres folles marquent déjà l'heure du cours du lendemain. « Ai-je réellement hâte à ce point de le voir ? » se demandait-elle tandis que Thi-Nghi ramassait au passage la corbeille de livres, qu'elles entraient dans la fraîcheur du palais, « ou bien est-ce seulement parce qu'ici il ne se passe rien ? »

*

* *

Phi Khanh eut tort cette nuit-là de gaspiller son temps à s'exaspérer contre elle en faisant dans sa chambre les cent pas, car le lendemain et les jours suivants, Mademoiselle Thaï, parée comme une Immortelle*, fut présente à chaque cours de la matinée et même très en avance.

Il lui avait simplement recommandé la ponctualité et voici qu'il la trouvait dans la salle d'étude en compagnie de sa servante, bien avant que la classe ne commençât.

* Fée.

Jugeant que c'était bien là le fait d'une nature capricieuse et excessive uniquement préoccupée d'attirer l'attention sur elle, et persuadé de surcroît que cette toquade ne saurait durer, il fit mine de ne pas s'en apercevoir et ne changea rien à ses habitudes matinales de tirer quelques bouffées de sa pipe à eau dans la salle d'étude déserte en réfléchissant aux sujets à traiter. Chaque matin il s'attendait à découvrir la salle vide et chaque matin le bruit des conciliabules de Mademoiselle Thaï et de sa servante l'avertissait de leur présence avant qu'il en eût franchi le seuil. Alors sans bien savoir pourquoi, il était heureux de s'être trompé un jour encore, un jour de plus.

Puis un matin, il eut beau prêter l'oreille, aucun son ne lui parvint. Il patienta, espérant contre toute attente. Rien que le silence succédant au silence. Eh bien, conclut-il dépité, le caprice de Mademoiselle Thaï a pris fin.

C'est alors qu'il la vit assise seule sur la natte en train de lire. Elle ne l'avait pas entendu venir et courbait vers le livre son cou gracile. Quelques mèches échappées de son nuageux chignon retombaient sur sa nuque pâle avec une grâce pleine d'abandon. A la voir ainsi, menue et fragile, Phi Khanh se souvint des lentilles d'eau sur l'étang de son père et fut soudain submergé de nostalgie. A ce moment, Mademoiselle Thaï se retourna, surprit cette émotion sur son visage et baissa les yeux en rougissant.

Il ne se passa rien de plus. Mais à dater de cette minute le regard du jeune professeur ne devait cesser de la poursuivre sans lui laisser le moindre répit.

Elle se mit à penser à lui jour et nuit de façon telle qu'il semblait être devenu son souffle originel. Elle rechercha la compagnie de ses frères à seule fin de pouvoir, sous couvert de commentaires scolaires, parler de lui et de la tournure si originale et si profonde de son esprit ; elle redoubla

d'attention et d'application dans les matières les plus difficiles dans le but de lui prouver qu'elle n'était ni l'ignorante ni la paresseuse qu'il croyait, jusqu'à ce qu'elle finisse par s'avouer qu'elle l'aimait. « Je l'aime ! » se répétait-elle enivrée, toute à la nouveauté d'un sentiment auquel son père même était étranger. Il lui semblait partager l'âme des héroïnes des amours légendaires, de la princesse Tiên Dung et de la fée T'ai-Loan.

Toutefois cette certitude, loin de lui apporter les dix mille félicités, lui fut aussitôt prétexte à de nouveaux tourments. Tantôt elle ne voyait entre elle et lui que barrières insurmontables et se lamentait. Pourquoi un destin contraire l'avait-il placé si loin d'elle ? Devait-elle oublier qu'il n'était après tout qu'un serviteur de son père, pauvre et de surcroît roturier, et les autres le pourraient-ils ? Et tantôt elle les franchissait allégrement tant il apparaissait qu'une grande passion – et elle par sa naissance et sa nature se devait d'en vivre une, intensément – se riait de tous ces bas obstacles. Phi Khanh n'était-il pas un distingué lettré, promis, au prochain concours, à la carrière de grand dignitaire ? Elle évoquait la fierté frémissante de ses traits, de sa personne tout entière et mesurait à quel point il était différent des jeunes nobles superficiels de la Cour qu'elle croisait parfois chez son père ou dans les cérémonies officielles. A peine avait-elle cru résoudre tous les problèmes que s'imposait la question primordiale : l'aimait-il ? Certains signes le prouvaient. Mais encore ? « Il m'aimera, se disait-elle, il faudra bien qu'il m'aime ! »

Par un tour particulier de son caractère orgueilleux et rebelle, plus le jeune homme hantait ses nuits, plus son imagination enfiévrée échafaudait des fugues hors du gynécée, plus son cœur bouleversé s'épanchait en brûlants poèmes éparpillés au petit matin par dizaines autour d'elle,

et plus en sa présence elle affichait une froide indifférence. Nul n'aurait pu croire que la voix qui se brisait en accents passionnés au son du *dan tranh* pût être celle qui demandait au Maître la grâce d'une explication de ce ton glacé.

Tant et si bien que Phi Khanh, dans son inexpérience des femmes et la méconnaissance de son propre cœur, estima que rien ne l'empêchait plus désormais de remplir la charge que le prince Trân Nguyễn Dan lui avait confiée. Parce que si les caprices de Mademoiselle Thaï avaient conduit celle-ci vers l'amour, ils avaient seulement aiguillé le jeune Maître vers la prudence. Il se contenta donc de traiter la noble demoiselle pour ce qu'elle était et ne cesserait, pensait-il, jamais d'être à ses yeux : la fille du Grand Ministre Régent. Aussi, n'ayant plus à se soucier des fantaisies de sa capricieuse élève, recouvra-t-il sa sérénité. Plein d'une ferveur nouvelle qui n'était pas uniquement imputable à Confucius, Mencius ou Lao-Tseu, il continua donc d'initier ses étudiantes et étudiants aux quatre livres classiques et aux cinq livres canoniques ainsi qu'au *phu*, au *van sach** et aux divers autres genres littéraires.

Oubliant l'œil moqueur de Mademoiselle Thaï, il reprit en toute tranquillité à travers la Cité Royale les promenades qui lui faisaient découvrir ce qu'il savait par les livres sur les mues successives de la ville depuis la lointaine époque où le Roi Ly Thai Tông, ayant vu s'envoler de ses murs un dragon d'or, en avait fait sa capitale¹⁰.

Cependant, aussi fascinante que fût la beauté de ces palais innombrables aux toits d'or et d'argent et aussi étourdissant que parût à un provincial l'incessant ballet des gardes royaux aux différentes Portes, les allées et venues des eunuques, chambellans et dignitaires en tunique

* *Phu* : prose rythmée et rimée ; *van sach* : commentaire historique et politique.

d'apparat et bonnets à ailes de libellule se rendant aux audiences ou en revenant, Phi Khanh regrettait la Cité Civile, le grouillement de ses rues, la masse dansante des jonques de guerre et de pêche du port de Đông Bô Dau, le trafic des voitures à chevaux sur la digue Dại La. Il lui manquait l'odeur du lac Luc Thuy au crépuscule, les entretiens avec ses maîtres sous les ombrages du Collège des Fils de l'Etat¹¹ et même les maisons de chanteuses qu'il avait si peu fréquentées. Ce n'est qu'après avoir vainement cherché un visage connu dans la file chaque jour plus longue des mécontents venus dans la Cité Royale sonner la cloche du perron Long Tri pour réclamer justice, qu'il se retirait dans la solitude de son pavillon et s'adonnait à l'étude.

Quand un matin, au milieu d'un groupe de plaignants, il reconnut la tête huileuse du marchand Truong chez qui il avait été précepteur.

— Puis-je vous demander, Monsieur mon Oncle, quelle triste affaire vous conduit ici ?

Le marchand lançait des regards furibonds à la partie adverse amenée là afin que justice fût rendue plus vite et suffoquait de rage.

— Depuis votre départ de la maison, Monsieur le Licencié, bien des choses sont allées de travers. En vous perdant, j'ai aussi perdu ma chance !

De son récit entrecoupé d'imprécations, Phi Khanh devait finalement démêler une histoire embrouillée de transactions sur un important lot de chapeaux *Ma-lôi*, pour lequel Truong s'était fait extorquer par un intermédiaire de la province de Haiduong une somme s'élevant à une trentaine de taëls*. Ledit intermédiaire niait tout en bloc : jamais il n'avait reçu d'argent et jamais il n'avait été mandaté, pour

* Lang ou taël, unité fondamentale des valeurs d'or ou d'argent, qui vaut 37,783125 grammes.

quelque vente de chapeaux *Ma-lôï* que ce fût, par le Mandarin de la Famille Royale dont c'était le monopole !

— La racine du mal s'étend très loin, dit Truong, ce bandit jouit d'une protection puissante et les juges ayant reçu de lui des pots-de-vin vont s'unir pour le protéger. Isolé dans ma bonne foi, comment parvenir plus haut ?

Le satellite du ministère de la Justice chargé d'enregistrer la plainte était sur le point de sortir quand on vint le prévenir. Il ordonna sans se déranger que le marchand Truong fît par écrit une déclaration et revînt un autre jour.

— Voyez, s'écria le marchand noir de rage, cet escroc m'a tondu jusqu'à la racine des poils et on va me faire croupir des mois avant de faire droit à ma demande ! Les exactions ne cessent de sévir et quel recours a le peuple ?

Après avoir prodigué à Oncle Truong les meilleurs conseils dans la rédaction de sa plainte, Phi Khanh, l'âme attristée, s'en retourna au palais et travailla jusqu'à la quatrième veille à corriger les copies de ses élèves, mettant des points ou des cercles devant les passages qu'il jugeait satisfaisants.

La fleur d'abricotier à peine fanée, c'était à présent la pleine floraison des pêchers. Par les éblouissants clairs de lune, Phi Khanh composait des poésies ou chantait des poèmes antiques pendant que la servante Liêu préparait le thé ou brûlait de l'encens.

Alors qu'il répondait en vers nostalgiques au murmure de la brise printanière dans les jardins saturés de parfums, sur le thème « Rêverie au clair de lune en buvant le thé », il était loin de se douter que de Liêu à Thi-Nghi, Mademoiselle Thai aurait le lendemain à son lever un compte rendu détaillé de sa soirée. Rapport qu'elle feindrait d'écouter l'air impatienté :

— Sa lampe a donc brûlé longtemps ! ou encore : il a beaucoup écrit cette nuit !

Cela suffirait pour que Liêu prît soin de regarnir d'huile les lampes ou de changer les pinceaux.

*
* *

L'existence studieuse et méditative de Nguyễn Phi Khanh se poursuivait donc de soirée en soirée solitaire, sans ami pour composer des poésies, sans compagne avec qui partager la couverture, quand un matin après la classe, un domestique du palais vint lui transmettre l'invitation du Grand Ministre Régent à honorer de sa présence le banquet du lendemain. Le jeune professeur se sentit touché aux larmes par l'extrême courtoisie du prince à le traiter d'égal à égal. Depuis sa première et mémorable visite, il n'avait pas eu l'occasion de le revoir, sinon de loin, quand ce dernier revenait d'une audience de nuit à l'heure où lui-même se rendait dans la salle d'étude. Il se réjouit de pouvoir échanger quelques paroles avec Son Excellence si toutefois les courtisans, ces inévitables parasites des hauts dignitaires, lui en laissaient l'occasion.

Aussi fut-il très surpris en arrivant au palais de constater que les invités étaient ses propres élèves. Il le fut plus encore d'apprendre que ce banquet était destiné à le présenter à la famille du prince au grand complet.

— Présentation qui aurait dû avoir lieu plus tôt, je le regrette.

Le prince le pria de prendre place à ses côtés sur la grande estrade cependant que sa noble et première épouse l'invitait également d'un geste bienveillant à s'asseoir.

Pour la première fois de sa vie, Phi Khanh devait découvrir les délices de la table dans une grande famille aristocratique. Posés devant lui sur des plateaux précieux,

des bols de porcelaine de Gia Lam contenaient des mets tels qu'il se souvenait en avoir vu, sinon goûté, de pareils chez le préfet de sa province pendant les fêtes du Têt*. Il y avait là les Cinq Saveurs et les Huit Précieux¹² parmi lesquels la délectable gelée de peau de rhinocéros, les vessies de poisson craquantes, les pattes d'ours, le pâté de phénix, les nids de salanganes et des fœtus de panthère et autres mets dont l'Empereur, disait-on, faisait son ordinaire.

A plusieurs reprises, il dut honorer ses hôtes en buvant la *ruou tiêt*. Bien qu'il n'ait bu que trois fois afin de ne pas passer pour un ivrogne, ce breuvage lui fit l'effet d'un élixir de résurrection. Quand le sang de bouc et de chèvre pour un quart et l'alcool de riz pour les trois autres lui donnèrent l'audace d'examiner à la ronde les convives, il découvrit enfin Mademoiselle Thaï assise parmi ses sœurs, comme si jusque-là elle avait eu le pouvoir de se rendre invisible. A cet instant, il en oublia ce pourquoi il avait été invité et la contempla hébété.

Il faut dire qu'elle s'était, selon l'expression « intéressée exagérément à se faire belle » et brillait dans cette société ni plus ni moins qu'une Immortelle. Une épingle d'argent, à défaut de l'épingle d'or réservée au chignon du Roi, scintillait comme la rosée dans ses cheveux si noirs et si lustrés qu'ils semblaient avoir été laqués. Ses joues avaient l'éclatante roseur de la fleur de lotus et ses yeux ressemblaient à deux barques sombres amarrées dans une flaque de clarté. La veste courte qu'elle portait sous sa tunique, largement échancrée sur le cache-seins orangé, était de la soie la plus fine, de celle que tissaient et brodaient les odalisques des palais Long Thuy et Thuy Hoa de la Cité Interdite.

Par pure distraction, Phi Khanh faillit en porter son bol à sa bouche en même temps que ses baguettes ainsi qu'il

* Le plus grand événement de l'année vietnamienne. Premier jour de l'année lunaire.

avait toujours eu coutume de le faire dans la maison de son père. Un tel manquement aux usages ici lui fit soudain recouvrer honteusement son sang-froid. Mais le geste interrompu à temps n'avait échappé ni à Mademoiselle Thaï ni à ses compagnes. Il la vit retenir un éclat de rire derrière sa main cependant qu'une de ses sœurs lui disait :

— A l'oiseau, son nid, à l'homme, ses ancêtres. Regarde celui-ci !

La satisfaction vengeresse de voir le jeune homme dans l'embarras l'emporta chez Mademoiselle Thaï sur l'envie de rabrouer sa sœur. Elle se mit à rire. Du coup, Phi Khanh sentit l'exaspération du début lui remonter des entrailles. Exaspération qui se transforma en franche colère en la voyant, elle qui auparavant n'avait touché à rien, se servir ostensiblement dans les plats avec une extrémité de ses baguettes et, les faisant adroitement basculer, porter gracieusement les morceaux à sa bouche avec l'autre extrémité, dans l'intention évidente de lui donner une leçon de maintien.

Aussi, n'y tenant plus et l'alcool aidant, dit-il tout à trac à l'adresse du groupe de jeunes filles :

— « Quand j'étais jeune, disait Confucius, j'étais d'humble condition ; c'est pourquoi j'ai dû m'exercer à beaucoup de choses ; mais ce sont des choses de peu d'importance. »

— « Le Sage a-t-il besoin de savoir faire beaucoup de choses ? » – Le prince compléta la citation non sans un regard sévère sur ses filles. – N'est-il pas vrai, Professeur, qu'il faut craindre les diables, les fantômes et les écoliers... et surtout les écolières ?

A bout de bras, les serviteurs présentèrent les desserts, des gâteaux la lune ornés de dragons qu'on mangeait le quinzième jour du huitième mois, des petits pains

enveloppés de feuilles de bananier qu'on préparait d'ordinaire pour la fête du cinquième jour du cinquième mois, des plateaux de fruits finement découpés et reconstitués, des potages sucrés, des confiseries et des bonbons de sucre soufflé en forme d'oiseaux et d'autres animaux.

La princesse, Epouse Première, tint à servir elle-même le jeune professeur. Phi Khanh lui sut gré de son geste mais il était pareil au muet qui doit cacher son mécontentement de manger des aliments dont l'amertume lui reste dans le cœur. Jusqu'à la fin du repas, il s'abstint de tourner les yeux du côté de Mademoiselle Thaï. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, il craignait à tout instant que l'irruption dans la salle du banquet des chanteuses et musiciens du prince ne vînt prolonger la soirée.

Aussi fut-il grandement soulagé quand le prince l'invita à passer dans le cabinet-aux-livres et qu'il put enfin prendre congé de la princesse et de ses filles ainsi que des épouses de deuxième, troisième, quatrième rangs et ainsi de suite, dont il instruisait les enfants.

Pendant qu'il s'éloignait avec une froide élégance, Mademoiselle Thaï sentit son cœur déchiré entre deux impulsions violentes : lui exprimer tout haut et devant tous son désir de le servir dans les affaires de mouchoirs et de peignes* et l'humilier de la plus épouvantable façon tant l'indifférence de ce jeune précepteur, qu'elle avait daigné remarquer, la mettait hors d'elle. En agitant de pareilles pensées, elle continuait de s'éventer par petits gestes saccadés. A peine son père avait-il disparu derrière la tenture de brocart, en compagnie de Phi Khanh, qu'elle avait décidé d'aller les rejoindre sitôt que l'occasion s'en présenterait. Forte de quoi, elle rassembla sa bonne vingtaine de frères sur lesquels elle régnait sans conteste. Quelques instants

* Fonctions de l'épouse.

après, on l'entendait qui chantait le « Printemps sur la tour de jade ».

Malgré l'autorisation du prince, Phi Khanh n'était jamais retourné dans le cabinet-aux-livres. Le temps d'un frémissement vite réprimé, il retrouva intacte l'émotion de sa première visite.

Faisant preuve de la même charmante simplicité, le prince le conviait à s'asseoir sur le lit à ses côtés.

— Nous sommes, dit-il, entre poètes, montrant par là qu'il avait lu ses vers dictés par la reconnaissance. — Il frappa dans ses mains : Les poètes ont besoin de fumer pour aider l'inspiration.

Il n'avait pas fini de parler que des serviteurs vinrent déposer, à trois ou quatre *thuoc** du lit, de riches pipes à eau incrustées de nacre, qu'ils bourrèrent et allumèrent avant d'approcher de la bouche des fumeurs leurs longs tuyaux de racine de bambou. Ensuite, ils s'agenouillèrent et demeurèrent là pour entretenir le feu à distance. De sa vie, Phi Khanh n'avait fumé d'aussi noble manière car sa pipe à lui était celle en bois des laboureurs et des pêcheurs. Durant de longues minutes ils écoutèrent les pipes glouglouter. Phi Khanh, ne pouvant parler le premier ni regarder en face son interlocuteur, attendait, aspirant de longues et fraîches bouffées.

— Votre poésie, Thay, dit enfin le prince d'une voix lointaine, est pleine de pensées qui vont au-delà des paroles. Composez-moi, je vous prie, une poésie et j'y répondrai par une autre.

Prenant l'encre et le papier, Phi Khanh s'exécuta. Comme l'humiliation subie pendant le banquet avait encore avivé le regret de son village natal et de la douceur familiale, ceux-ci fleurirent spontanément sous son pinceau.

* Trois ou quatre *thuoc* : 1,20 mètre à 1,60 mètre. Un *thuoc* équivaut à quarante centimètres.

— Votre inspiration est naturelle et sincère, dit le prince, les rimes et les paroles sont originales et peuvent servir d'exemple. Sur ce thème, je vais répondre.

Ce que Phi Khanh devait lire et relire avec autant de surprise que d'admiration n'était autre que le désir du Grand Ministre Régent d'accrocher son bonnet à la porte de l'Est* et de regagner sa montagne. Il échangeait sa coiffure mandarinale contre le chapeau de feuilles, chaussait les sandales de jonc et, fermant sa porte aux gens dont la moralité avait changé, il plantait ses légumes, pêchant la lune et labourant les nuages.

— Votre Excellence, dit Phi Khanh, vous n'avez jamais, semble-t-il, quitté le pays des nuages et des fumées pourpres. Votre poésie est celle d'un grand maître. Mais pardonnez à un rustre peu accoutumé à paraître à la Cour, ajouta-t-il, taisant ce qu'il savait ou croyait savoir du prince par ses élèves, comment les Y et les Chu pourraient-ils être les Sào et les Do** ?

— Jadis, répondit le prince, Nghieu et Thuan*** régnaient en laissant pendre les manches et pourtant le pays était bien gouverné. Ces temps sont révolus.

Ils fumèrent un moment silencieusement. Quelque part une fontaine invisible faisait écho au glougloutement de leurs pipes à eau. Ayant regarni de tabac les fourneaux, sur un geste de leur maître et à reculons, les serviteurs s'étaient retirés.

— Bien que nous nous connaissions fort peu, reprit le prince, nos goûts littéraires sont les mêmes et nos caractères s'accordent. Vous êtes lié par le cœur à votre village de Nhi

* Image pour dire : donner sa démission.

** Y et Chu : noms de deux grands ministres chinois de l'Antiquité. Sào et Do : deux ermites chinois.

*** Empereurs de l'Age d'or chinois.

Khê comme je le suis à ma colline de Côn Sơn*, c'est pourquoi vous pouvez comprendre mon désir de me retirer parmi les pins et les chrysanthèmes du jardin natal.

— Je partage ce sentiment, dit Phi Khanh, cependant, que Votre Excellence daigne se rappeler qu'elle-même et sa noble famille se sont dévouées à la cause publique. Alors que votre serviteur, poursuivit-il sombrement, n'est qu'un pauvre paysan au savoir mince et au talent léger qui n'a dans cette société aucune utilité.

Un sourire glissa dans les yeux du prince :

— Voudriez-vous me laisser entendre que vous n'êtes pas réellement professeur ? dit-il malicieusement. Grâce au Ciel, vous ne ressemblez pas à ces nouveaux lettrés qui s'ornent de leur culture comme de perles et sitôt promis à de hautes fonctions se coupent du peuple et le méprisent. — Il se tut un long moment avant de poursuivre. — Il y a bien longtemps qu'honneurs et richesses ne sont plus pour moi que de l'eau qui court. Mes cheveux ont blanchi dans l'exercice du pouvoir et j'ai lu bien des livres mais à quoi cela sert-il si, en tournant la tête, je me sens confus envers les bonnets jaunes** ? — Il repoussa le long tuyau de sa pipe et ajouta pour lui-même dans un murmure : — Devant mes yeux, rien que des choses affligeantes !

Sous la charge d'amertume et de menace que contenaient ces dernières paroles, les cheveux de Phi Khanh se hérissèrent, néanmoins il se sentit soulagé que leur sens lui demeurât caché. « Tant mieux que je ne sache rien », se dit-il plein d'effroi et dans le même temps la présence de cet homme inaccessible qui tenait les têtes suspendues à ses ongles et se révélait tout à coup si humain dans ses doutes

* Retrait du prince Trần Nguyễn Dan au mont Côn Sơn (Hai Hung actuel).

** *Hoang quan* : bonnet jaune qui peut s'interpréter : paysan ou prêtre taoïste.

lui donnait envie de tout savoir. C'est à l'étourdie qu'il répondit :

— Quand l'influence bienfaisante du Roi n'est pas encore universellement établie, le pays a besoin de dignitaires de grand talent pour aider Sa Majesté à gouverner dans le sens de la justice et de l'humanité. Les livres anciens ne disent-ils pas : « Si les Sages n'agissent pas comme il convient, le peuple n'aura pas de modèle sur lequel se régler » ? Estimez-vous que le temps présent soit indigne d'une action ? Comptez-vous lui refuser la vôtre en vous reti... Phi Khanh s'interrompt, horrifié par sa propre audace.

Contre toute attente, le prince ne manifesta aucune colère. Il se contenta de sourire devant l'ardeur patriotique du jeune précepteur qui était bien dans la tradition des lettrés, âme et conscience vivantes du peuple.

— Vous vous abreuvez aux bonnes sources, dit-il, mais les écrits des Anciens Sages montrent la voie d'un gouvernement idéal tandis que la politique s'égaré souvent dans des méandres où les Sages précisément sont en bas*. Quand le peuple s'agite, quand l'Empire du Nord se réveille et quand le danger vient du Sud, la dynastie elle-même en est violemment secouée. Alors, dans l'entourage du Roi, les antagonismes s'aiguisent, les coteries se font et se défont. Ceux qui hier encore luttaient ensemble pour le rétablissement de la légitimité s'affrontent dans un combat inégal, le plus fort usant de son influence pour écarter l'autre. Dans tout cela où est le bien du peuple ? Où va notre Dai-Viet ? Pendant que loups et chacals se rassemblent, rivalisant de flatteries et d'intrigues dans leur conquête insensée du pouvoir, les paysans, privés de terres, accablés d'impôts, se révoltent, les digues mal entretenues cèdent, les travaux

* Les Sages sont en bas, c'est-à-dire écartés du pouvoir.

publics se heurtent aux limites des grands domaines. Auparavant les dépenses étaient calculées en fonction des recettes, à présent on se base sur les dépenses pour fixer les recettes. Ont accès aux hautes fonctions certains dont le seul savoir-faire est de se faire valoir. Ceux qui voudraient mettre un terme à cet état de choses ne possèdent sans doute pas le degré de sagesse nécessaire pour être choisis par notre Clairvoyant Souverain, mais on ne peut vraiment pas dire que ceux qui présentement entendent diriger fassent preuve d'une surabondance de sagesse¹³.

En entendant ces paroles, il sembla à Phi Khanh que le voile tout à coup se déchirait. Certaines allusions faites devant lui, des bribes de conversation entendues au hasard de ses rencontres à travers la Cité Royale prirent toute leur signification. Ainsi, ce que colportait la rumeur publique à propos de clans qui s'affrontaient jusque dans l'entourage du Roi Régnant, cependant que le Roi Retiré* continuait de tirer les ficelles, était donc vrai ! Etourdi par de telles confidences et quelque peu inquiet à l'idée que le prince pût regretter de les lui avoir faites, Phi Khanh cherchait la meilleure façon de lui exprimer respect et fidélité. C'est le moment que Mademoiselle Thaï choisit pour faire son entrée, suivie de la servante qui portait le service à bétel.

— Voilà qui est bien, mon enfant, dit le prince dont le front, à la vue de sa fille, s'éclaircit.

Phi Khanh, qui avait espéré ne pas la revoir de la journée, se demanda quelle faute commise dans une de ses vies antérieures cette fille froide et hautaine devait lui faire expier. Il se résigna à demeurer là bien qu'il eût perdu brusquement tout plaisir. Toutefois, il ne pouvait s'empêcher de la regarder furtivement.

* Les empereurs de la dynastie des Tràn intronisaient leur héritier de leur vivant. Le père prenait le titre de Thu'o'ng-Hoàng-Dê (Empereur Retiré).

Assise gracieusement sur ses talons, tout en lissant entre ses doigts légers une feuille de bétel puisée dans la boîte de cuivre, elle donnait des ordres rapides à la servante qui aussitôt allait disposer au pied du lit les crachoirs dorés, accourait pour couper les noix d'arec et fouiller le pot à chaux.

Quand jeune maîtresse et servante eurent fini, chacune de leur côté, d'enrouler le morceau de noix d'arec et la chaux dans la feuille de bétel en lui donnant la forme particulièrement élégante d'ailes de phénix, Mademoiselle Thai fit un signe à sa suivante. Celle-ci tendit la première sachique de bétel au jeune professeur tandis que la jeune fille offrait respectueusement la sienne à son père qui la reçut en riant.

— Vous aviez là, ma fille, dit-il, un délicat problème de préséance et les rites ont été observés. Je reconnais le fruit de mes leçons et, ajouta-t-il avec tendresse, osant lui donner devant un étranger ce doux nom qui était entre eux un secret, l'amour filial de mon « frêle prunier ».

En l'occurrence, le prince n'avait songé qu'à sa place de bon dernier dans la hiérarchie des Quatre Grands, et à la manière dont sa fille, qui l'aimait d'un amour sans partage, contournerait la difficulté. Mademoiselle Thai, elle, feignit de ne voir dans la réflexion de son père qu'une allusion au symbole d'union conjugale de l'arec et du bétel.

— Pour agir autrement, mon Cher Père, lui dit-elle mais c'était sur Phi Khanh qu'elle attachait son ardent regard, il aurait fallu que je sois la reine Chiêu Hoàng¹⁴ elle-même !

Le prince se mit à rire de bon cœur. Il n'y avait pas pensé !

— C'est là un signe que je vieillis, dit-il, et que j'aurai bientôt rang d'ancêtre !

Derrière son sourire de courtoisie, Phi Khanh, au comble de la surprise, se demandait si c'était là une déclaration

d'amour déguisée pour se dire aussitôt : « Non, pas de cette orgueilleuse ! Encore une façon de se moquer. Elle n'est pas reine, et le serait-elle, que je ne serais jamais Trân Canh ! » La chique qu'il mâchait poliment avait un âcre goût d'amertume.

Après que le prince lui eut ainsi révélé le fond de son cœur, c'en était trop pour un seul jour. Aussi, au bout d'un temps qu'il jugea convenable, Phi Khanh demanda-t-il respectueusement la permission de se retirer.

Dans la nuit, les jours et les nuits qui suivirent, Phi Khanh fut agité de sentiments contradictoires. Tour à tour l'amitié du prince le charmait et le bouleversait. Tantôt il ne voyait que le ministre tout-puissant qui s'était confié à lui et tantôt l'homme en colère qu'on cherchait à écarter. Le souvenir du regard de Mademoiselle Thài le brûlait, il s'en croyait aimé, l'instant suivant il ne l'était plus et elle puisait, dans sa noble éducation, les motifs de plus en plus subtils de se rire du pauvre lettré qu'il était. Bref, tant à cause du prince que de sa fille, Phi Khan devait perdre toute espèce de paix jusqu'au matin où il la vit si frêle et si diaphane qu'elle semblait descendue d'une estampe pour tracer d'un pinceau cursif des caractères sur le papier.

Alors, un changement étrange et définitif se produisit en lui : l'acceptation aveugle, totale, de ce qui pourrait, à cause d'elle, ou grâce à elle, advenir désormais. Il tenta de réprimer ce sentiment mais il sentait bien à une frontière lointaine de lui-même que tout avait été fixé de toute éternité, avant même qu'il ne fût un nœud d'entrailles au ventre de sa mère.

*

* *

D'autres jours et d'autres nuits passèrent. Après les pruniers, fleurirent les pamplemoussiers. La chambre de Phi Khanh, du jour au lendemain, se trouva ornée d'une couple de brûle-parfum de bronze représentant des grues chevauchant des tortues. Liêu, sa petite servante, prétendit ignorer leur provenance comme auparavant celle des pinceaux neufs et des pierres à encre d'excellente qualité qui garnissaient son pupitre, de la provision de thé de Chine sans cesse renouvelée, de l'huile des lampes.

Depuis leur entretien au sortir du banquet, le prince avait pris l'habitude de le faire appeler à la tombée du jour. Ils demeuraient face à la lune montante à boire du thé et à composer des poésies, ne cessant qu'une fois l'inspiration tarie et la théière refroidie. Où qu'ils aillent dans le palais dont Phi Khanh connaissait à présent chaque recoin, Mademoiselle Thai finissait toujours par les rejoindre sous les prétextes les plus divers. Si bien que le jeune précepteur ne cessait de guetter son apparition, sursautant au bruit d'un pas léger et frissonnant aux effluves capiteux des fleurs de pamplemoussiers que la jeune fille enfouissait dans ses cheveux. Maintenant, elle faisait preuve à son égard d'une douceur pleine de réserve et les yeux qu'elle posait sur lui étaient chargés non plus d'agressive raillerie mais d'interrogation. Elle montrait une grande habileté et une promptitude assez remarquable à composer des vers sur n'importe quel thème, quelles qu'en soient les rimes, qui forçaient l'admiration de Phi Khanh quoiqu'il se contentât de la complimenter avec modération. Et bien des années plus tard, marchant sur la route de l'exil entre ses deux fils, il devait se souvenir de cette époque où il jouait auprès d'elle le seul rôle qu'il pouvait jouer alors comme au printemps le plus épanoui de sa vie.

En présence de sa fille, le prince ne faisait que rarement allusion aux affaires de l'Etat bien que Phi Khanh sût fort

bien par ses frères qu'elle partageait certains de ses secrets. On eût dit que le prince voulait faire de ces soirées des moments de parfaite harmonie, capables de le délasser des tribulations de sa charge.

Du reste, chose curieuse, plus Phi Khanh, au fil des jours, devenait l'ami, le confident du prince, plus ce dernier semblait se détacher des affaires publiques. Il n'abandonnait pas le pouvoir, c'était le pouvoir qui, peu à peu, le quittait. Inlassablement, il parlait de sa province de Côn Sơn, de ses collines si verdoyantes, du murmure de la source rejaillissant en gerbe sur les roches, des frangipaniers qu'il avait plantés dans la cour de la pagode, de la retraite qu'il avait fait construire tout près. À l'écouter, Phi Khanh croyait voir se profiler au loin « le mont du Phénix », les buffles se baigner au milieu du jour dans le lac et sentir sous ses pieds la grande pierre plate sur la colline derrière la maison où le prince s'en allait composer au crépuscule à l'abri du vert paravent des bambous... A tel point que Phi Khanh finissait par éprouver envers cette terre idéale, qu'une journée en jonque ou deux en palanquin séparaient des intrigues harassantes de la Cour, une espèce de nostalgie. Il s'oubliait à imaginer de secrètes idylles parmi les pins, la jeune fille relevait sa robe et ensemble ils goûtaient aux joies de l'amour. Toutefois le visage qu'il opposait à Mademoiselle Thai était grave et exempt de toute préoccupation qui ne fût pas l'étude.

Or, c'était précisément cette distance que Nguyễn Phi Khanh s'efforçait de maintenir entre eux qui séduisait le plus la fille du Grand Ministre Régent depuis qu'elle croyait avoir deviné ce que cachait cet excès de froideur. Phi Khanh aurait voulu tout mettre en œuvre dans le but de la conquérir qu'il n'eût pas agi mieux. Elle regardait ses lèvres pleines, relevées aux commissures comme celles du Bouddha, en

pensant aux baisers qu'elles sauraient donner, et soulignait-il d'un geste un mot, une phrase, qu'elle rêvait de l'instant où ses mains, dont la large paume était celle d'un paysan et les doigts fins ceux d'un lettré, se poseraient sur elle avec la même autorité. Pourtant, les yeux qu'elle levait tantôt vers lui, tantôt vers le prince, avaient la candeur d'un lac au petit matin.

Cette situation qui consistait pour les deux jeunes gens à faire semblant d'ignorer ce que chacun savait que l'autre savait, grandement aidés en cela par la présence du Grand Ministre Régent, aurait pu durer longtemps si ce dernier, rappelé d'urgence auprès du Roi, n'avait été obligé un soir de s'absenter. Ils restèrent donc seuls, mis à part une vieille servante assoupie, près de la théière, là-bas, sous la véranda.

La nuit courait à travers les jardins, pleine du mystérieux coït des fleurs, et le Vieillard assis dans la lune¹⁵ nouait ses fils rouges. Comme si son père l'eût jusqu'ici protégée d'elle-même, Mademoiselle Thaï, dans un tourbillon de sentiments et de désirs contradictoires, se sentit tout à coup prise de vertige. Un gouffre s'ouvrait devant elle au bord duquel elle vacillait, prête à tomber. Face à Nguyễn Phi Khanh immobile et silencieux, elle n'eut d'autre recours que de se lancer dans le flot des révélations, de dire clairement ce que le prince n'avait exprimé que par allusions. Derrière les clans, des noms apparurent, des silhouettes se profilèrent, Trần Nghê Tông le Roi Retiré, les nouveaux lettrés qui, par le jeu d'intrigues multiples, se substituaient aux anciens plus bouddhistes que confucéens, et par-dessus tout, émergeant du mystère des paroles voilées, l'homme qui montait et inquiétait tant le prince son père, celui dont la fortune venait de femmes qui toutes deux étaient reines, et le pouvoir des mains du Roi Retiré qui en avait fait le chef de son Conseil Secret: un nom redouté que bien des

courtisans ne prononçaient qu'en plongeant dans des prosternations sans fin, celui du prince Lê Quy Ly !

A mesure qu'elle parlait, Phi Khanh comprenait mieux certaines confidences du prince et se réjouissait de la confiance qu'elle lui témoignait. Nul doute qu'il eût été bien étonné d'apprendre que tous ces secrets de la Cour qui lui étaient ainsi confiés dans la profondeur tranquille d'un jardin, il les devait non à son altière élève soucieuse d'inverser les rôles mais à une Demoiselle Thaï effarouchée par l'ardeur de son propre cœur.

Quand elle se tut enfin, confuse d'avoir trop parlé, il commença par la remercier malicieusement de pouvoir bénéficier de son enseignement. Puis, parce que cette question le préoccupait depuis longtemps :

— Voilà bien des jours que Son Excellence m'a offert la généreuse hospitalité d'une de ses résidences, mais est-ce à vous, et à vous seule, que je dois l'harmonieuse disposition des lieux ?

Elle s'attendait si peu à cette question que la surprise eut raison de sa belle assurance. Maintenant, il sait, se dit-elle, n'osant le regarder. S'il m'aime, qu'il le dise ! S'il ne m'aime pas, qu'il le dise aussi ! Elle reprenait à son compte sans même y songer une chanson populaire que lui avait apprise Thi-Nghi. Son cœur brûlait d'impatience : son père allait revenir et il n'aurait rien dit !

Lui se sentait étrangement ému devant son profil perdu. Après un moment, il dit d'une voix si troublée qu'elle ne put s'empêcher de tourner vers lui son visage encore embarrassé :

— Ainsi, l'Immortelle, c'était vous* !

Il y eut une minute d'éternité durant laquelle ils se tinrent l'un en face de l'autre pareils à deux frémissants

* Les légendes vietnamiennes sont peuplées de *tiên* (fées).

rameaux de cerisier rapprochés par la brise. Jamais Phi Khanh n'avait contemplé d'aussi près cette fille aux joues roses qui dès le premier instant lui avait bouleversé le cœur. Une immense allégresse l'enivrait. Quand n'y tenant plus il tendit les mains vers elle, elle laissa échapper un profond soupir. A cet instant, un bruit vint briser le cristal de la nuit. C'était la vieille qui là-bas sous la véranda heurtait en l'emportant le service à thé. Croisant les mains dans ses manches, Phi Khanh recula de deux pas.

— Que nous importe ! fit Mademoiselle Thaï avec la hauteur d'une fille de son rang.

Comme elle s'étonnait de voir Phi Khanh brusquement s'incliner, elle se retourna : son père, encore en bonnet et ceinture de cérémonie, s'avançait vers eux en s'éventant.

CHAPITRE 3

Dès lors qu'elle eut la certitude que Nguyễn Phi Khanh l'aimait, Mademoiselle Thai perdit le peu d'appétit qui lui restait, passa ses nuits à divaguer, ses nuits et ses jours à chercher l'occasion d'un nouveau tête-à-tête, se plaignant de ne pouvoir lui parler pendant la classe du matin et languissant chaque après-midi après celle du lendemain.

Gens et choses changèrent.

Comme si elle avait subitement vieilli, ses frères, dont elle aimait d'ordinaire gouverner les jeux, lui parurent tout à coup de véritables enfants, et ses sœurs, dans leur orgueil d'appartenir à la famille royale, lui firent l'effet d'étrangères. Elle avait toujours adoré son père mais tout en demeurant la fille aimante qui l'attendait au retour des audiences, il lui inspirait maintenant un sentiment de gêne. Elle avait honte de profiter de son involontaire complicité pour rencontrer Phi Khanh durant leurs soirées amicales et d'un autre côté, quand bien même n'échangeait-elle avec le jeune précepteur que quelques regards et quelques poèmes, elle se sentait incapable encore d'y renoncer. Pourtant un changement notable dans l'attitude de Phi Khanh était intervenu depuis leur duo interrompu. Toute sa personne affichait une respectueuse réserve dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'avait rien de téméraire. Mademoiselle Thai en versait des larmes amères.

En fait, Phi Khanh, après avoir épuisé jusqu'au délire le bonheur d'aimer et d'être aimé, avait été arrêté au cœur même de sa folie par une zone de lucidité. Il interprétait ce retour du prince pendant la fameuse soirée comme un signe du destin, une incitation à la prudence que la beauté et les dons poétiques de son élève lui avaient fait oublier. « Je vénère mes parents, se disait-il, et une vie ne suffirait pas à payer ma dette de reconnaissance envers eux. Néanmoins nous sommes des paysans qui n'appartenons pas à un clan tandis que les Tràn font partie de la Maison Royale. Jamais, ajoutait-il dans sa modestie extrême, ils ne feront une telle mésalliance. Quel avenir existe-t-il donc pour elle et moi ? » Son cœur dans sa poitrine avait la lourdeur du fruit du jaquier. Quoi qu'il en soit son raisonnement était juste : dans cette histoire, lui seul serait déclaré fautif.

Seulement, à aucun moment, il n'avait trouvé l'occasion de s'entretenir seul avec la jeune fille. Ses frères demeuraient autour d'elle pareils à un essaim d'abeilles dont elle était la reine. Quant au prince, par un fait exprès, aucun messenger en livrée violette de la Cité Interdite ne le réclamait plus auprès de l'Empereur pendant leurs soirées. Se serait-il présenté que cela n'eût servi à rien, car, subitement, Mademoiselle Thaï cessa de se joindre à eux. Phi Khanh eut beau guetter le claquement léger de ses sandales sur les dalles, frémir sous les effluves des pamplemoussiers, entendre le bruissement soyeux d'une robe dans le crissement des bambous, nulle Immortelle ne surgissait plus du fond des jardins avec ses sourcils de demi-lune suspendue à un ciel d'automne. Il se serait cru revenu quelques mois en arrière au temps de ses caprices. Reconnaisant bien là sa façon de lui faire payer sa prétendue froideur, il en était doublement affligé.

Presque simultanément, elle délaissa la classe du matin.

Phi Khanh ne retint des explications de ses frères, selon lesquelles elle les quitterait bientôt afin de s'en aller vivre parmi les peuples des montagnes*, que la cruelle perspective d'une séparation. A quoi rimaient alors sa convocation à la Cité Royale, les frais d'un précepteur pour parfaire l'instruction d'une demoiselle qui devait profiter si peu de temps de ses leçons ? Le prince, à qui il demanda de son air le plus naturel les raisons de cette absence, répondit évasivement que la santé de sa troisième fille l'obligeait à demeurer chez elle, avant de passer très vite à un autre sujet et Phi Khanh n'osa plus le questionner.

Quand, bien des années après, durant les longues heures de l'exil, Phi Khanh devait se souvenir de ce temps-là, ce serait pour sourire de sa propre naïveté d'alors qui n'avait pas la moindre idée des surprises qu'une femme pouvait réserver !

Il en eut la preuve un matin en découvrant un étui à poèmes d'un ravissant travail sur son pupitre près de ses pinceaux.

Liêu, qu'il découvrit dans la cour intérieure en train de laver des nattes, ne fit aucune difficulté cette fois pour avouer que Thi-Nghi le lui avait remis de la part de la Demoiselle Thai.

— Une lettre s'y trouve, Maître.

Le rouleau de papier était couvert des élégants caractères de sa noble élève dont la main cependant avait parfois tremblé :

*Moi, Thai Trân, écrivait-elle,
J'étais depuis ma jeunesse dans le pavillon rouge des filles
riches
Je ne délaissais la musique que pour m'emparer du pinceau.*

* Allusion aux minorités ethniques vivant sur les plateaux ou dans les montagnes.

*Pouvais-je imaginer que l'étude serait une heureuse entre-
metteuse ?*

*Comme la plante grimpante, je me réjouissais de vous
avoir pour appui.*

Votre ombre était la mienne.

*Mais nous n'avons pas encore échangé le serment de fidé-
lité*

*ni passé la nuit aux flambeaux fleuris dans la chambre
nuptiale**

Que déjà a sonné l'heure de la séparation.

Mon sort équivaut à celui de la princesse Huyên Trân¹⁶.

Derrière ma manche, je dissimule mes pleurs.

*Du haut de ces montagnes où me conduit un destin contraire
retombe la pluie de mes larmes.*

L'adieu est définitif

C'est pourquoi j'ose ces paroles.

En lisant ces lignes, Phi Khanh profondément affligé tomba à la renverse sur le lit.

Quand il reprit ses esprits, il relut la lettre à plusieurs reprises. En fait, mise à part la déchirante déclaration de Thai, elle ne faisait que confirmer, en les précisant douloureusement, des faits qu'il connaissait. Son départ pour les montagnes, ses frères le lui avaient annoncé sans toutefois expliquer – ou savoir – qu'il s'agissait là d'un mariage de raison d'Etat. C'était bien, en effet, dans la grande tradition de la politique des Trân et de celle des Ly, de consolider et d'unifier ainsi le Dai Viêt en mariant leurs princesses à des chefs de tribus minoritaires en échange de leur soumission.

Il revit la jeune fille aussi frêle qu'un jeune prunier s'avancer vers lui à travers les jardins crépusculaires et ses entrailles se déchirèrent. Délaisant le lit-estrade, il s'assit tristement par terre contre une des colonnes de la salle,

* Allusion littéraire au mariage.

indifférent à Liêu qui, silencieuse, le surveillait du coin de ses paupières effilées.

Comment aurait-il pu imaginer qu'un jour le destin d'une de ces lointaines femmes de la famille royale qu'on sacrifiait à la patrie lui ferait verser des larmes ?

S'il était honnête envers lui-même, puisqu'il avait déjà renoncé au fond de son cœur à cet amour impossible, ne devait-il pas au contraire remercier le sort inéluctable qui avait décidé à sa place et, en poussant les choses plus loin, être finalement soulagé de n'avoir plus à trembler, à voir partout, devant ses yeux, glaives et hallebardes ? Mais elle, si belle, belle à renverser les cités, avec son talent incomparable, entre les mains de quel barbare des montagnes au visage de fer, dévoré de poils, tomberait-elle ? Quelle voix pour les chants alternés répondrait à la sienne ?

Tandis que se lovait en son sein le serpent de la jalousie, il brûlait d'une grande révolte contre cette société de classes qui soumettait les filles de l'aristocratie au mariage forcé, traitait les mandarins « comme des chevaux ou des chiens et le peuple comme des ordures », qui le forçait à se réjouir de ce que la belle aux joues roses lui fût ôtée s'il voulait garder la vie !

Il se releva, marcha de long en large, les pieds soulevés de colère. Tous leurs édits et leurs rites fort heureusement ne s'implantaient pas dans le peuple si facilement. Depuis les origines, et le lointain mariage de la princesse Tiên Dung avec le pêcheur Chu Dong Tu, pauvre à ne pas posséder un pagne, plus fortes que les édits des Rois avaient été les coutumes villageoises. Ainsi les pauvres jouissaient au moins du privilège de se marier sans entremetteurs, selon leur libre choix.

Il se souvint d'une chanson populaire :

*Puisque
La belle
Nos chemins se croisent
Prenez la chique de bétel.*

Si elle avait été une simple fille de son village, à ses côtés par cinq fois devant l'autel des Ancêtres puis devant celui du Génie aux fils rouges, elle se serait inclinée. Dès lors ses parents seraient devenus les siens : ils auraient eu même couverture et même oreiller, se seraient servis de la même boîte de bétel et du même peigne. D'un coup sa colère fit place à une épaisse tristesse qui dura tout le jour en accord avec le ciel charriant de noires fumées car la saison des hautes eaux commençait. Il demeura assis sur le coffre près de la fenêtre, sans manger ni boire, perdu dans ses pensées, aussi incapable de pleurer que le ciel de pleuvoir. Les nuages d'un noir d'encre roulaient poussés par le vent d'ouest, indéfiniment.

Vers le soir enfin, ils crevèrent au-dessus de la capitale, noyèrent en moins de temps qu'il ne faut pour mâcher une chique de bétel les jardins des palais, transformèrent les chaussées de la Cité Civile en torrents de boue qui en refluant bouchèrent l'entrée des boutiques, épluchèrent les graciles aréquiers, plumèrent les bananiers, arrachèrent les rouges fleurs des grenadiers, enlisèrent les pals dans le fossé autour de la Cité Royale, pulvérisèrent les nénuphars du lac Luc Thuy, transformèrent les carrosses en bateaux et détendirent les nerfs des odalisques qui tissaient et brodaient sans lever le sourcil dans la Cité Interdite.

Indifférent aux gouttes qui rejaillissaient sur lui, Phi Khanh ne bougeait pas. A entendre la pluie exploser ainsi sur le toit à en faire voler les tuiles, il éprouvait une sombre

jouissance ; quelque chose aussi gonflait, se dilatait, ruisselait en lui en mille rigoles, telle une sève généreuse libérée par l'orage.

Au plus fort du vacarme, il crut entendre appeler. Sans doute Liêu et quelque autre servante s'interpellant dans la profondeur des cours. Qui serait assez fou de courir dehors par un temps pareil ? Entendant appeler encore, il se retourna mais dans la salle enténébrée, il ne distingua rien. Il allait se lever, quand il faillit crier : quelque chose, quelqu'un par la fenêtre venait de l'effleurer.

— Qui va là ? demanda-t-il pendant qu'en foule l'assaillaient les effrayants récits du monstre au bec d'oiseau et au nez en trompe d'éléphant qui la nuit plantait ses griffes dans les corps endormis et aspirait leur sang.

Sentant rôder l'ombre de Ma Cà Rong, il répéta :

— Qui va là ?

— Veuillez, je vous prie, ne pas allumer, dit dehors une voix féminine qu'il reconnut aussitôt.

Cependant, cela ne le rassura pas. Ma Cà Rong pouvait à son gré se métamorphoser en homme et surtout en femme. Il fallait tuer cette femme-là. D'une main tremblante, il donna de la lumière. Quelles pensées indignes vraiment d'un lettré ! C'est alors qu'il la vit sur le seuil, ses vêtements trempés lui collaient à la peau et l'eau ruisselait de son parapluie de papier huilé de telle sorte qu'il entrevoyait son visage abattu à travers un écran de larmes.

— Excusez, Maître, mes mauvaises manières, dit-elle, prenant prétexte du temps et de son étonnement pour entrer sans en avoir été priée. Faites-moi la grâce de m'abriter un instant sous votre toit.

Phi Khanh ne savait que penser, que dire ni que faire. Il parvint à balbutier un « Veuillez entrer céans », et resta les bras ballants à la regarder fermer prestement son parapluie,

écraser du bout des doigts les grosses gouttes qui lui coulaient le long des joues. Bien qu'elle semblât avoir plongé tout habillée dans le Grand Lac, sa coiffure et son costume étaient splendides. A la voir ainsi pareille à une fleur défaite par l'averse, Phi Khanh en tressaillait. Il aurait aimé lui obéir, éteindre la lampe mais il craignait qu'elle ne disparût en même temps que la lumière. Il demeura donc à la contempler, incrédule.

Comme si elle lisait dans ses pensées, elle se hâta de le rassurer : elle n'était pas un fantôme. En parlant, elle semblait chercher autour d'elle quelque chose.

— Voyez, dit Phi Khanh troublé, vos brûle-parfum sont devant l'autel, et votre harmonieuse disposition a été respectée.

A ces mots, elle le fixa les yeux brillants.

— N'auriez-vous pas ici, finit-elle par demander, désignant ses vêtements ruisselants, quelque étoffe dont je puisse m'envelopper ?

N'osant lui offrir une de ses pauvres tuniques, Phi Khanh, après avoir cherché à travers la salle ce qu'il savait ne pas trouver, alla tirer la couverture de soie de son lit et la lui tendit.

Elle sourit sans la prendre et commença à dénouer sa ceinture qui n'était plus qu'un misérable cordon, ôta vivement sa tunique à quatre pans maculée de boue. A ce moment, Phi Khanh d'une voix mal assurée lui proposa d'appeler Liêu sa servante et de se retirer.

— L'appeler serait une peine bien inutile, lui dit-elle, à cette heure, elle est déjà loin. — D'un haussement d'épaules, elle se débarrassa de sa veste courte, fit glisser sa longue jupe raidie par l'eau, ne gardant que son cache-seins bleu azur. — J'avais besoin de vous voir seul. Avant que cet affreux destin m'accable, je m'étais juré de vous

confier ma chair et mes os*. Voilà pourquoi je suis venue.

Et elle détacha les cordons de son cache-seins.

A la vue de ce corps nu, si délicat, qui n'avait jamais peiné dans la rizière ni porté de lourdes charges au soleil et dont la peau avait la voluptueuse texture de la fleur de magnolia, l'esprit de Phi Khanh chavira. Il se mit à trembler. Rassemblant ses vêtements, il s'efforça de l'en couvrir :

— Je crains, parvint-il à articuler, que vous ne preniez froid.

Etait-ce seulement la soie mouillée qui lui collait aux doigts, qui frissonnait humide et tiède entre ses mains, il ne pouvait s'en détacher. Et plus il essayait de l'en couvrir et plus elle tentait de lui arracher un coin de couverture et plus leurs tentatives ne servaient qu'à les rapprocher. Si bien que dans la lutte désordonnée qui s'ensuivit, la lampe tomba, l'huile se répandit, lapée aussitôt par la courte langue du feu et que dans le mouvement qu'ils firent pour lui échapper, ils se retrouvèrent l'un contre l'autre, si près qu'une lame de sabre n'aurait pu les séparer. Elle se mit à trembler contre lui comme si la force qui l'avait poussée là tout à coup l'abandonnait. Mais aux dernières lueurs du feu, il vit briller ses yeux pleins de défi.

A cet instant, la pluie de nouveau explosa sur le toit, un vent chargé d'averse s'engouffra violemment par les fenêtres et lui entra dans la tête avec l'envie sauvage d'écarteler cette intolérable douceur qui palpait entre ses bras. Durant un ultime instant elle vacilla avant d'être soulevée, emportée et renversée d'une cyclonale rafale sur la fraîcheur glissante des nattes. Tandis qu'il se dénudait d'une main et la maintenait étroitement serrée de l'autre, il la sentit se tordre et résister avec une farouche énergie qui le surprit

* Allusion au dicton : *Vivante (sa femme) lui confie sa chair, morte ses os.*

puis sans une plainte, sans un soupir, brusquement se raidir encore et encore et toujours jusqu'au cri rouge qui, du ventre, lui jaillit soudain par la bouche quand déjà il était trop tard. Car rien, pas même les gardes du prince surgissant avec des torches dans la salle, pas même la lame froide du bourreau sur sa nuque, n'aurait pu empêcher Phi Khanh de faire ce qu'il était en train de faire, de relâcher, ne fût-ce qu'un moment, la chevauchée impitoyable, qui après l'avoir clouée dans l'explosion de son propre sang, devait ensemen-
cer sur place la fille du Grand Ministre Régent, car ainsi en avait décidé, cette nuit-là, et nulle autre, la conjonction des astres.

LIVRE DEUXIÈME

L'ENCRE ET LE PINCEAU

墨 吧 筆

*Je n'ambitionne ni champs, ni étangs à perte de vue
Seuls m'attirent le pinceau et la pierre à encre du Lettré...*

Chanson populaire.

ANNÉE KI MUI (1379, seconde moitié)
(Année du Bouc)

CHAPITRE 1

En cette seconde moitié de 1379, troisième année de la période *xuong-phu* du règne de Trân Phê Dê, si Phi Khanh avait déjà commis cette faute qui ferait dire plus tard au Roi Retiré : « Ce jeune homme a gravement manqué envers un supérieur, il ne faut pas l'employer », nul ne le savait. A l'abri de leur secret, les amoureux vivaient ardemment leurs amours de lune et de vent. Il faudrait attendre plusieurs années avant que les Annales Impériales, relatant le départ à la retraite du Grand Ministre Régent, ne fissent en même temps allusion, fait sans précédent, à l'intrigue amoureuse de sa troisième fille – Mademoiselle Thaï – et de son précepteur, Nguyễn Phi Khanh.

Dans l'immédiat, hormis les rites et cérémonies relatifs au Roi et à la Cour, les nominations de mandarins dans les neuf grades, les Annales ne mentionnaient aucun fait d'une particulière gravité : ni sécession ni invasion.

Non que la situation à l'intérieur du pays fût plus brillante que celle des années précédentes. Les impôts et corvées continuaient d'augmenter, les nobles d'usurper les terres communales, la petite exploitation de disparaître, les paysans de venir grossir les rangs des serfs, ces derniers de provoquer des révoltes et la Garde Royale d'aider les troupes provinciales à les réprimer ; il ne faisait de doute pour personne, face à ces tensions économiques et sociales

qu'aucune mesure ne palliait, que la décadence de la dynastie poursuivait son chemin ; doucement, le Souverain Ciel, qui ne favorisait que la Vertu, lui retirait son Mandat, et le peuple, qui n'aimait que les princes bienfaisants, sa faveur. Mais, en cette fin de règne, on vivait une période de paix.

Bien peu de gens pensaient qu'elle serait durable et la plupart des conversations de la capitale n'avaient d'autre sujet que les vicissitudes du temps et l'avenir incertain du pays.

Néanmoins, on se réjouissait de ce que l'Empire Céleste des Ming¹ était beaucoup trop absorbé à rassembler les membres épars d'une Chine ruinée par l'exploitation mongole pour exiger du Daï Viêt plus que son tribut habituel. Et l'on spéculait sur les intentions de l'irascible Chê Bông Nga, Roi du Champa, qui, rompant une habitude vieille de deux décennies, n'avait pas lancé son attaque annuelle contre le pays. Cherchait-il, comme certains le croyaient, un second souffle avant de se ruer sur un Daï Viêt affaibli ?

On murmurait que le chef du Conseil Secret, le prince Lê Quy Ly, confiant dans la puissante flotte des Trân victorieuse en son temps des Yuan*, préconisait une grande expédition navale contre le Champa afin d'en finir une bonne fois, mais que le Roi Retiré, encore mal remis de la cuisante défaite de 1377², hésitait.

Pour d'autres, les incursions de Chê Bông Nga dans les provinces méridionales et les eaux du Daï Viêt n'étaient que d'admirables et dérisoires sursauts devant la lente et inexorable marche des colons viêts vers les terres laissées en friche par ce peuple de semi-nomades. Des poètes prétendaient même que les chants chams d'une si poignante

* Dynastie mongole qui régna sur l'Empire de Chine de 1280 à 1368.

nostalgie préfiguraient le destin d'un pays voué tôt ou tard à disparaître.

En toute connaissance de cause, le Dai Viêt continuait donc de se garder du Grand Frère du Nord, de se méfier du Sud ainsi que de certains peuples turbulents des montagnes. Quoi qu'il en soit, c'était la paix et d'ignorer combien de temps elle durerait donnait à chacun l'envie d'en profiter.

Le soir, les étudiants s'attardaient dans les jardins du Van Miêu*, les amoureux flânaient au bord des lacs et quand bien même les portes des *phuong* étaient-elles fermées, les gens allaient et venaient d'un quartier à l'autre, preuve qu'elles n'étaient pas mieux verrouillées que du temps de ce Roi Trân, grand amateur d'alcool et de filles, qui aimait à déambuler la nuit à travers la Cité Civile. Les maisons de chanteuses regorgeaient de gens qui se disputaient la faveur d'accompagner les chants au tam-tam. Dans les maisons vertes**, soldats et étudiants se saoulaient et écoutaient les courtisanes leur raconter des histoires chantées du genre « à voix haute » ou « à voix basse », jusqu'à une heure avancée.

Venus du port de Đông Bô Dau, deux jeunes gens débouchèrent dans l'avenue des Sophoras, à cette heure du coq, une des plus populeuses.

Bavardant gaiement, ils avançaient en se tenant par le petit doigt. Qui aurait pu deviner qu'ils avaient partagé la même enfance dans le même village ? On eût difficilement trouvé couple d'amis plus mal assorti. Le plus grand, en tunique noire et pantalon blanc, était le distingué lettré Phi Khanh. Son compagnon, qui portait autour de son crâne rasé un turban aux pans retombant en oreilles de caniche, souriait beaucoup en se détournant et jetait des

* Van Miêu, temple de la Littérature dédié à Confucius, Patron des Etudes. Construit en 1070.

** Maisons de rendez-vous peintes en vert, d'où leur nom.

regards de curiosité de tous côtés. Il n'avait pas l'allure d'un homme de la capitale. Son vêtement teint au *cunau** était commun aux travailleurs des villes et des campagnes, aux pauvres gens. A chaque pas, ses sandales de paille effrangée claquaient sur ses talons. Par moments, l'étonnement le faisait s'arrêter net, taper des pieds tandis que sa face ronde prenait une expression de franche hilarité ; ou bien, après avoir craché à l'est et à l'ouest, il s'en allait observer sous le nez l'homme, la femme, ou l'animal qui l'intriguait. Thang Long l'enivrait plus qu'une tasse d'alcool.

Phi Khanh, en tempérant ses enthousiasmes ou ses ahurissements, se souvenait de sa propre découverte de la cité quelques mois auparavant. Mais quoi qu'il dise à ce sujet, son ami Tu Chi invariablement répondait :

— Toi, Frère Aîné, tu es déjà un vieux à la capitale !

C'était la première fois, bien que Thang Long ne fût qu'à une quarantaine de *li*** de son village de Nhi Khê, que Tu Chi venait à la capitale. Il en était tout excité. Arrivé le jour même avec ses outils de charpentier, sa pipe à eau et un peu de tabac dans un baluchon, il avait longuement erré sur le marché Cua Dong avant de trouver le courage de se présenter au poste de garde de la porte de l'Est et de demander après un certain Nguyễn Phi Khanh, précepteur des enfants de Son Excellence Trần Nguyễn Dan, à qui il apportait des nouvelles de son village. Son ami Phi Khanh avait beau s'être élevé, il l'avait reçu comme par le passé lorsqu'ils mangeaient au même plateau et dormaient sur la même natte. Voyant l'air inquiet de son ami, Tu Chi s'était hâté de le rassurer : il n'était pas messager de mauvaises nouvelles, au contraire. L'établissement de Phi Khanh à la

* Tubercule sauvage qui teint en brun la toile de coton et renforce la solidité des fibres.

** Mesure de longueur chinoise équivalent à 576 m environ.

Cité Royale avait empli d'aise le cœur de ses parents qui faisaient profiter le village des ligatures et des cadeaux que leur fils respectueux leur faisait envoyer toutes les quatre décades. Si bien que là-bas, il était en passe de devenir un personnage presque aussi célèbre que le Génie protecteur du village.

— Sais-tu, Frère Aîné, que tu pourrais être génie tutélaire s'il n'y en avait déjà un ? lui avait dit Tu Chi, ses petits yeux ronds débordant de malice.

Phi Khanh, rendu nostalgique par l'évocation de son village et de sa famille, avait souri. Était-ce l'importance de sa fonction ? Tu Chi ne retrouvait pas l'insouciant compagnon d'autrefois. Il devait manger à satiété et il lui paraissait amaigri. Sans lui laisser le temps de l'interroger, Phi Khanh l'avait aussitôt emmené à deux pas de là se régaler d'une soupe aux viscères, et à peine s'étaient-ils rincé la bouche d'une gorgée de thé qu'ils partaient visiter la capitale.

D'avoir vu autant de pagodes, temples, tours et palais et entendu leurs histoires racontées par le plus érudit des guides, la brave tête de charpentier de Tu Chi en sonnait un peu. Noms et images se mêlaient. C'est tout juste s'il se souvenait sur quel lac de la cité il avait vu le soleil se coucher. Sans doute l'aurait-il oublié si Phi Khanh ne lui avait parlé des tigres et des panthères qui vivaient sur la rive nord, là où croissait une jungle d'arbres et de bambous enchevêtrés. Des crocodiles et des iguanes y apparaissaient de temps en temps contemplant de leurs yeux d'or les palais flottants et les barques royales du Grand Lac de l'Ouest, de l'avis général le site le plus pittoresque de la ville. Lui, Tu Chi, avait préféré les vergers de pamplemoussiers, de longaniers et d'abricotiers le long de la rivière Tô Lich et les rires des filles dans les arbres.

Jusqu'au port, il n'avait cessé de chanter pour les attirer et voir luire leurs dents d'ébène* comme pépins de pomme cannelle :

*Limpide et fraîche est l'eau de Tô Lich ;
Laisse-moi amarrer ma barque auprès de la tienne.
Je m'arrête de ramer pour te déclarer mon amour.
Autant la rivière a d'eau, autant je t'aime**.*

Ainsi chantait Tu Chi, riant et se tapant sur les cuisses lorsqu'il s'attirait un compliment moqueur de l'une d'elles. Le regard de Phi Khanh était celui d'un père indulgent.

— Vénérable Vieillard, tu ne te souviens plus de la jeune Thuy-tiên que tu ne songes pas à m'en demander des nouvelles ?

A ces mots, Phi Khanh avait senti ses oreilles en feu. Cueillant une petite branche, il s'était mis à fouetter les herbes du chemin. Les jeunes filles riaient toujours sous la ramée.

— Ne veux-tu pas savoir comment elle se porte ?

Leurs mères respectives les avaient fiancés alors qu'ils n'étaient pas encore nés. Consacrant la majeure partie de son temps à l'étude, c'est à peine s'il s'était aperçu qu'elle avait cessé d'être une enfant. Il n'avait point chanté avec elle, et à la fête de la Mi-automne, il n'accordait aucune attention aux gâteaux spéciaux, aux fleurs taillées dans les papayes qu'en qualité de fiancée elle préparait à son intention. Thuy-tiên n'avait pas plus d'importance que duvets de saule.

D'un geste saccadé, Phi Khanh avait continué de cingler de sa badine les herbes, feignant de ne pas entendre Tu Chi plaisanter à propos de certains qui maltraitaient cœur de jeune fille et herbes du chemin :

* Noircissement des dents dû à une teinture. Signe de beauté.

** Chanson populaire.

— Hâte-toi donc, sinon nous n'atteindrons pas le port avant la nuit !

— Frère Aîné ! – Tu Chi savatait derrière lui avec des mimiques irrésistibles. – Frère Aîné, écoute-moi ! Mes paroles ont été abusives, je te prie d'excuser le buffle que je suis. Heureusement, tu me connais.

— En effet, je te connais. – Phi Khanh s'était déridé soudain. – Depuis l'enfance, j'ai l'ambition de devenir mandarin. Comment dans ces conditions pouvoir concilier les joies d'avoir femme et enfants et la préparation des concours ? Je ne me sens pas encore prêt pour les flambeaux fleuris, voilà tout ! Es-tu à présent satisfait ?

Sa langue lui avait paru lourde de tous les mensonges qu'elle débitait car le prince lui eût-il accordé sa fille Troisième qu'il se fût, examen ou non, lié à elle sur-le-champ dans l'accord parfait du luth et de la lyre. Le port qu'ils atteignaient alors avait mis un terme à ce sujet.

Jamais ce villageois de Tu Chi n'avait vu si grand nombre de gens aller et venir, répandus de toutes parts, et si différents : pêcheurs vêtus d'un simple *langouti*, marins au teint brûlé, Chinois aux crânes rasés, officiers en armures pareilles à celles des statues de la pagode de Nhi Khê, marchandes chames leurs paniers sur la tête, Javanais aux torses clairs, mendiants prosternés et psalmodiant, oisifs, voleurs aux doigts amputés, lépreux aux moignons sanguinolents, femmes pressant contre leur sein des enfants abattus par la fièvre des marais, cavaliers suivis de leurs domestiques portant la boîte de bétel et la pipe à long tuyau et avançant à l'amble de leurs chevaux sans fers, marchandes parmi les plateaux, barbiers-cureurs d'oreilles et, de loin en loin, un haut dignitaire en palanquin escorté de gardes porteurs de lances à oriflammes... Mouvement incessant sur le fleuve des jonques à gros yeux « destinés à voir les récifs et les

bancs de sable », bateaux de guerre et de transport, flottille de barques de pêche des villages flottants... Jusqu'au crépuscule, se remémorant la vie d'autrefois, ils avaient flâné ainsi sur le port faisant peu de chemin en beaucoup de temps...

A la minute présente, après la visite indispensable au temple du Cheval Blanc grâce auquel, disait la légende, le premier Roi Ly* avait pu bâtir son palais en suivant les traces laissées par ses sabots, ils avançaient dans l'avenue des Sophoras.

— Belle soirée pour se promener si nous n'étions pas si fatigués, n'est-ce pas, Frère Aîné ? Pourquoi ne pas nous reposer dans une de ces maisons ?

Ils passaient précisément devant une maison verte. Derrière les rideaux roses tout éclairés on entendait de la musique.

— Juste boire et écouter quelques chansons, insista Tu Chi.

— Si tu veux seulement boire et écouter des chansons, je suppose qu'une maison de chanteuses suffirait, dit Phi Khanh. — Tu Chi n'avait pas perdu son goût pour l'alcool ni pour les filles aux joues roses qu'il croyait obtenir facilement ici. — Soit, dit-il, mais je te préviens : je ne resterai qu'un moment.

De part et d'autre de l'autel dédié inévitablement au « Génie aux sourcils blancs » se tenaient une demi-douzaine de noceurs – des marchands pour la plupart – en compagnie des filles fardées de rose et de noir.

De l'autre côté du rideau de perles au travers duquel on entrevoyait une joueuse de guitare, quelques ombres se mouvaient.

Tu Chi, assis sur la natte, avait délacé ses sandales et se massait les orteils sans cesser de lorgner les filles qui

* Première des grandes dynasties vietnamiennes (1009-1225).

buvaient en compagnie des clients. La patronne survint enfin, la bouche pleine d'excuses et de sourires, s'enquérant de leurs désirs. Plusieurs voix crièrent au-dehors qu'elles allaient au temple Bach Ma* et reviendraient ensuite.

— Quelle prospérité ! fit Tu Chi.

— Oh, répondit la femme, c'est l'histoire d'un moment. Le Ciel seul sait combien il durera !

Elle claqua dans ses mains afin que les filles se hâtent d'apporter l'alcool du « petit rond » et le sirop de fleur de pamplemoussier du « grand maigre », pas du tout le genre, se dit-elle, à raffoler des courtisanes, à l'inverse de son compagnon.

La voix douce derrière le rideau continuait de chanter :

Au-dehors du cercle, l'on est fille de joie ;

En dedans, l'on est fille en religion.

Mon sort est celui d'une vie livrée à la débauche ;

Une débauchée choisit un débauché...

Les compagnes qui vinrent se joindre à eux étaient aussi différentes dans leur apparence que Phi Khanh et Tu Chi. L'une était petite, avait une figure ronde de lune et se nommait Dào. L'autre, mince et élancée, avoua les yeux baissés s'appeler « Chasteté ».

— Nous avons bien connu un mandarin qui avait choisi le nom d'Intégrité ! rigola Tu Chi en prenant Phi Khanh à témoin.

Tout provincial qu'il était, Tu Chi semblait parfaitement au fait des usages de ce style de maison. Après avoir trinqué avec Phi Khanh, il pria sa compagne de servir son ami. La jeune fille au visage comme la lune s'exécuta et Mademoiselle Chasteté assise près de Phi Khanh en fit de même pour Tu Chi qui tenait déjà Mademoiselle Dào par les épaules, lui

* Temple du Cheval Blanc.

chuchotait à l'oreille qu'elle avait des yeux de phénix et des sourcils soyeux de bombyx. Phi Khanh croquait une à une les graines de lotus qui nageaient dans son sirop, à la recherche du moyen de s'esquiver. La pensée qu'un message lui fixant rendez-vous le soir même pût l'attendre dans l'étui à poèmes de son pupitre le mettait au supplice. Depuis la fameuse nuit de nuages et de pluies, maintes fois Thaï et lui s'étaient revus ainsi. En souriant à Chasteté, prête selon son bon plaisir à chanter, servir à boire, partager avec lui l'oreiller dans une des chambres voisines, il sentait son ventre s'embraser de l'envie de courir vers la Cité Royale où, sous les rideaux de mousseline, une autre l'espérait dont l'exaltation amoureuse dépassait de loin les huit pratiques érotiques de ces pensionnaires des maisons vertes.

— Oh, ne vous occupez pas particulièrement de moi, dit-il à Mademoiselle Chasteté dont le visage aussitôt s'assombrit, je ne puis demeurer.

Il se leva.

Entendant ces paroles, la fille au visage de lune murmura quelques phrases à Tu Chi qui acquiesça.

— Si mon ami part, nul ne vous oblige à partir aussi, dit-il à Mademoiselle Chasteté qui faisait mine de se retirer. Je vous prie donc de rester. J'ai assez d'énergie pour vous deux.

Ils rirent tous trois.

Ayant décidé de retrouver Tu Chi le lendemain à la porte de l'Est, payé la dépense d'un sac de monnaie auquel il ajouta un supplément afin qu'un serviteur raccompagnât son ami au *phuong* des Tourneurs*, Phi Khanh s'en retourna précipitamment à la Cité Royale.

A peine avait-il le dos tourné que chaque sapèque du sac était dûment comptée et enfilée sur une bague de bambou. D'autres clients arrivèrent. C'étaient de grands

* Beaucoup de gens originaires de Nhi Khê y vivaient à la capitale.

commerçants de Thang Long dont on disait qu'ils allaient jouer aux différents jeux d'échecs au palais. « Avec ce rustre, inutile de se gêner », se dit la patronne au milieu de ses salutations, regardant du coin de l'œil Tu Chi serrer de près ses voisines, se frotter contre leurs cuisses. Afin d'avoir de la place, elle s'en vint lui demander sans plus de cérémonie s'il voulait bien aller se coucher et commanda aux deux filles d'en faire autant. Tu Chi ne s'en offusqua pas. Sans doute était-il trop ivre pour cela. Tenant Dào, la plus petite, par le cou, Chasteté, la plus grande par les hanches, s'enhardissant dans le sombre couloir à leur pétrir les fesses à pleines paumes, il se laissa conduire dans une des chambres qui n'avait guère plus que la longueur de deux nattes. Mais soit que l'attitude de Tu Chi les eût froissées, soit que le comportement de leur patronne eût prouvé à ce dernier le peu de cas qu'on faisait d'elles dans la maison, elles ne lui montrèrent pas, dans les débuts, leurs meilleures figures.

— Puisque l'eau est gratuite, lavez-vous donc un peu, dit l'une.

— Qu'il est donc regrettable que vos mains soient si rêches, fit l'autre.

C'est alors qu'écartant son vêtement, Tu Chi, sans se départir de son sourire, leur exhiba son impressionnante nudité. C'était le plus bel animal qu'elles eussent jamais vu, le plus large, le plus long, le plus noir, tout tendu d'un irrépressible tremblement latéral, tel un sabre prêt au combat. Etouffant des rires entre leurs doigts, elles s'approchèrent, fascinées.

— A vous deux pour dix mille ans !

Tu Chi les saisit vigoureusement.

— Quoique nous soyons aussi faibles que des roseaux, vous voilà bien téméraire, dit Dào d'une voix mal assurée, nous en connaissons plus d'un...

Tu Chi ne la laissa pas achever, la renversa sur l'oreiller et, en deux temps trois mouvements, la dépouilla de ses vêtements. A Chasteté, qui regardait, ébahie, cache-seins et dessous roses voler à travers la chambre :

— Vous, cria-t-il, dénouez donc votre ceinture et venez un peu par ici !

N'y aurait-il plus de femmes au village de Nhi Khê ? eut encore le temps de se demander Chasteté avant de penser mourir sous les assauts sauvages de ce charpentier qui allait et venait en elle aussi furieusement qu'il devait aller du rabot sur ses planches, qui se déprenait de l'une pour s'emparer de l'autre, sans désemparer, fourrageant leur bois tendre de sa lame jusqu'à la garde, plongeant et replongeant, infatigable, criant et agitant drôlement les pans de son turban.

Au commencement, elles firent front vaillamment, mirent tout leur zèle à lui froter l'échine, à glisser leurs mains légères sous son aisselle. Mais c'étaient là gestes bien inutiles. Était-il besoin d'aiguiser un sabre comme couteau de cuisine ? Comprenant que l'homme était à la hauteur de ses propos, à tour de rôle, elles lui opposèrent une inertie pleine de douceur. Hélas rien ne semblait devoir ralentir sa virile ardeur. « Remuez-vous un peu ! » leur criait-il, et il les asticotait de plus belle. Tant et si bien que repues, les reins brisés, plus labourées que rizières aux semailles, elles commencèrent d'abord par gémir, puis peu à peu et de plus en plus haut, par demander grâce. Attirée par tant de tapage, les « Ooooh » étourdissants dont Tu Chi ponctuait chacun de ses assauts, la patronne vint coller son œil à la cloison. Dans son passé de courtisane, elle avait si souvent changé d'oreiller qu'elle s'imaginait s'y connaître en fait d'hommes. Devant cette virilité si émouvante dans sa raideur, qui n'aurait pas reculé devant les centaines d'odalisques de la Cité

Interdite, elle en resta le souffle coupé. Courant remplir des bols d'alcool qu'elle répandit à côté dans son trouble, elle s'en revint frapper à l'huis.

Cela fit presque immédiatement cesser les ébats tumultueux à l'intérieur. Elle entendit chuchoter et entra avec le plateau.

— Les instants sont maintenant passés, dit-elle à Dào et Chasteté qui, derrière son dos, en un clin d'œil, disparaurent. Je ne vous presse pas de partir, ajouta-t-elle d'une voix caressante à l'adresse de Tu Chi, buvez d'abord en ma compagnie.

En s'asseyant sur ses talons au bord de la natte de la plus gracieuse façon, elle dut faire grand effort pour ne pas regarder par l'entrebâillement de la tunique le splendide animal au repos couché avec une indolence de fleur sur la cuisse de Tu Chi. Celui-ci se mit à rire, la main tendue. Ensemble, ils burent.

Dans la confusion de l'ivresse, la patronne s'étonnait de retrouver plus vivaces que jamais les ardeurs printanières de sa jeunesse quand, dans une semblable maison, elle méritait le renom de Reine-des-Fleurs. « Quelle aubaine, pensait-elle, bien qu'elle eût considérablement vieilli et enlaidi depuis, quelle aubaine de rencontrer un homme pareil ! » Elle lui versait de nouveau à boire, le traitait avec une cérémonie excessive dans le but de l'impressionner par ses manières de femme de la capitale. C'était se méprendre sur Tu Chi qui, tout en plissant ses petits yeux et jouant l'étonné, avait eu vite fait de reconnaître, en cette ancienne courtisane, une partenaire à sa mesure. « C'est le moment ! » se répétait-elle, mais le fait de convoiter si fort un homme qui lui avait paru si négligeable, il y avait peu de temps encore, lui ôtait toute espèce d'initiative, à croire qu'elle était novice dans le métier. Leurs propos commençant à

s'allonger comme pâtes trop cuites, elle devina qu'il allait se lever et partir. Alors elle prit soudain les devants :

— Vous voilà bien pressé tout à coup !

Et l'attrapant par un pan de son turban, elle le fit choir sur l'oreiller.

— N'avez-vous pas dit vous-même que le temps du plaisir était passé ? dit Tu Chi qui introduisit négligemment sa main dans son cache-seins. Oooh, apprécia-t-il, votre poitrine est plus ferme que je ne l'avais cru à première vue.

— Eh bien, quelle impatience ! Comment avez-vous fait, vous, pour demeurer neuf mois dans le ventre de votre mère ?

Néanmoins, elle se garda bien de retirer sa jambe quand il posa la sienne dessus, tout au contraire, elle eut un geste qui le fit tressaillir de la tête aux pieds.

A cet instant, les filles rameutées par Dào et Chasteté qui s'étaient massées derrière la cloison après avoir parié qui sur la patronne, qui sur le charpentier, entendirent le bruit d'une lutte, des raclements de talons sur le plancher. « Ça y est, dit l'une des filles, la vieille l'a eu ! » Comme la lampe avait été soufflée, elles ne pouvaient rien voir et devaient se contenter de coller l'oreille contre la cloison. A l'intérieur, on aurait si bien dit deux bêtes ensauvagées de désir, roulant, ruant, soufflant sans se soucier d'être entendues, que les filles en reculèrent, effrayées, croyant aux ébats de démons. Elles se rapprochèrent en entendant leur patronne crier, des claques sonner en même temps que le choc régulier d'un corps retombant à chaque fois de tout son poids.

— Elle lui fait le coup du cavalier, pouffa l'une d'elles. Ecoutez-le galoper, le charpentier !

En effet, le rythme s'était accéléré, elles sentaient presque sur leurs cous le souffle de l'homme en train de

haleter de plus en plus vite sous la femme qui le menait grand train. Celles qui avaient parié sur la patronne croyaient tenir leur argent. C'est alors que la vieille, de l'autre côté, se mit tout à coup à roucouler, puis à pleurer avec sincérité. Des soupirs voluptueux se succédèrent, mêlés à des « Est-ce possible ! » proférés sur un ton admiratif. Les filles ayant misé sur le charpentier triomphaient. Au bout d'un moment, à toutes, interminable, la patronne se plaignit à voix haute que la nuit fût bientôt finie, ce à quoi l'homme en bâillant répondit : « Non, merci. Décidément le voudrais-je que je ne le pourrais pas, même une fois. » Etait-il question d'alcool ? Celles qui pensaient avoir perdu se réjouissaient, celles qui croyaient avoir gagné déchantaient. La vieille avait donc fini par l'emporter... quand, à nouveau, le bruit d'un enlacement fougueux fit voler les oreillers. Soudain s'élevèrent les « Oooh ! » étourdissants du charpentier. Ah, vraiment, quel amant infatigable ! Quelle aubaine d'en connaître un semblable !

Lorsqu'à l'heure du chat une des filles demeurées en faction vit enfin la patronne se glisser hors de la chambre le fard lézardé et la démarche hagarde, plus rien ne devait manquer au triomphe du charpentier. Ces courtisanes, qui d'ordinaire parlaient entre elles de tout autre chose que d'amour – de la rénovation des digues, du prix du riz ou de la soie par exemple –, le mirent au centre de toutes leurs conversations. De sorte que le récit de ses exploits se propagea par l'intermédiaire des servantes des cuisines de maison verte en maison verte et jusque sur les marchés, faisant grincer de jalousie les dents de certains et pâlir d'envie les joues de certaines.

Seul, Tu Chi se disait, les entrailles nouées de désespoir, la honte sur la face, qu'il s'était fait rouler. Comment appeler autrement le fait de donner du plaisir à une vieille

et encore de la payer ? Car la patronne, aussi voluptueuse fût-elle, n'avait pas perdu pour autant sa rapacité de hibou. Prétendant que si elle ne s'était pas dévouée, c'est toutes ses pensionnaires qu'elle aurait dû lui livrer – « Et encore, prétendit-elle, je ne vous demande que le modeste prix de ma beauté fanée ! » –, elle avait raflé le pécule destiné aux achats des villageois de Nhi Khê. Les mains vides, ayant manqué à ses engagements envers le village, pouvait-il sans se couvrir d'opprobre et ternir l'honneur de sa famille y retourner ? A ses oreilles sonnait déjà le chapelet d'injures, les plus déliées, l'accusant publiquement de vol. Il voyait déjà les villageoises « se coucher pour nuire », déchirer leurs vêtements, hurler et faire ainsi retomber sur lui toute la faute. Sous la garde des veilleurs, il serait amené chez le chef du village afin d'y être jugé. Rien qu'à cette idée, il en tremblait de la tête aux pieds. C'est donc la mine défaite, maudissant ses débauches de tortue³, qu'il devait retrouver Phi Khanh à la porte de l'Est à la fin de la matinée.

Ce dernier, pour des motifs bien différents, n'avait pas non plus fermé l'œil de la nuit. A son retour à la Cité Royale, il n'avait point trouvé d'amoureuse entre les rideaux de son lit, juste un bref billet qui l'avait plongé dans une grande frayeur. Par-delà leurs amours de papillons et d'abeilles et leur serment de partager la même tombe, après avoir vécu ensemble cent ans, Mademoiselle Thai écrivait d'un pinceau méconnaissable qu'elle avait une nouvelle d'une particulière gravité à lui annoncer. Elle lui donnait rendez-vous le lendemain après la classe du matin.

Avait-on découvert leur secret ? Tant d'espions aux yeux de libellule, habiles dans l'art de se rendre invisibles, furetaient dans tous les coins. Quelle punition exemplaire lui infligerait-on à lui, le Maître, pour avoir « tenu le règlement

et cueilli les jeunes pousses* »? La bouche emplie de résine, on le clouerait sur le radeau de bambou à la dérive. A moins qu'on ne préférât le supplice des « Cent blessures ». Sa chair tranchée au signal du gong serait jetée à terre lambeau après lambeau, son sang aspergerait le sol et il supplierait qu'on lui coupât la tête... Mais, pire que la mort, son nom disparaîtrait du Livre des Ancêtres, nul culte posthume ne lui serait rendu et plus jamais ses parents ne pourraient être égaux « des sourcils et du visage » à quiconque dans le village.

Sentant le froid lui envahir le foie, Phi Khanh avait marché et marché encore de long en large pour recouvrer son calme et tâcher de raisonner. Était-ce le mariage avec ce barbare des montagnes auquel l'un et l'autre avaient cessé de croire qui retrouvait soudain quelque réalité? Le prince – de l'évoquer Phi Khanh s'effritait de remords –, en assurant à sa fille préférée que cette union n'était qu'une manœuvre du clan Lê Quy Ly afin de l'évincer, s'était-il trompé? Ou bien avait-il voulu ménager quelques mois de sursis à son « frêle prunier »? Dans ce cas, il avait sa part de responsabilité dans ce qui était arrivé. Pourquoi enfin la jeune fille d'ordinaire si téméraire n'avait-elle pas réussi à venir l'informer? Dans l'écheveau embrouillé des suppositions et de leurs démentis, Phi Khanh, à moitié fou d'angoisse, avait dû attendre que les cinq veilles, longues comme trois automnes, passent.

Maintenant qu'à travers jardins et palais, il se dirigeait à grands pas vers la porte de l'Est dite de « Bon Augure » – quelle ironie! – à la rencontre de son ami, il avait vu Thi Thaï et il savait. Quoiqu'il s'efforçât de conserver dans le maintien une dignité qu'il était loin d'éprouver, son allure avait quelque chose d'égaré et son visage une pâleur lunaire.

* C'est-à-dire avoir le devoir de faire respecter une loi et la violer.

Dès qu'il l'aperçut, Tu Chi, oubliant sa propre détresse, en fut frappé cependant que de son côté Phi Khanh remarquait aussitôt son air affligé.

— Je te salue, Frère Aîné, dit Tu Chi qui, devant Phi Khanh, se sentait le plus indigne des compagnons.

Il avait négligé d'enrouler autour de sa tête son turban, son crâne rasé luisait tristement.

— Allons, dit Phi Khanh, vers l'avenue des Rangées de Tas d'herbes et la porte Dai Hung*, nous verrons passer les cortèges des dignitaires se rendant aux audiences à dos d'éléphant. C'est une chose à la capitale, ajouta-t-il d'un ton lugubre, qu'il faut avoir vue.

— Frère Aîné, je te remercie. Je ne mérite pas cette peine que tu prends pour moi et si je m'attarde ici sans me suicider, c'est seulement parce que tu es là.

D'un trait, Tu Chi lui fit le récit de sa nuit, du marchandage de la patronne de la maison verte et de sa ruine.

Phi Khanh l'écouta d'un bout à l'autre sans dire un mot, sans faire un geste. Voilà bien, se disait-il, le destin. Hier, nous nous promenions joyeux la main dans la main. Une nuit a suffi à changer le cours de nos vies. Si je puis dans cette affaire secourir un ami, qui pourrait à mon tour m'aider ? Et comment ?

A agiter de si tristes pensées les nuages s'accumulaient sous son front et son visage prenait une expression de sombre perplexité.

— Frère Aîné, il semble que tu mettes en doute mes paroles. Je me suis laissé aller au plaisir, j'ai été abusé par les propos de cette traînée, mon sort est celui d'un misérable qui a volé son village. Mais que ma langue soit promise à la charrue des menteurs, si je raconte des histoires** !

* Porte Sud, porte principale symbolisant la prospérité du pays.

** Dans l'Enfer des menteurs, les langues sont labourées à la charrure.

— Nous avons l'un et l'autre été trompés, dit enfin Phi Khanh, car j'ai laissé à la patronne un sac de sapèques couvrant largement la dépense. Il ne faut point croire ces marchands de la capitale qui t'offrent de l'alcool et te font miroiter mille cadeaux pour mieux te déposséder ensuite. — Une main amicale posée sur son épaule, il regarda Tu Chi au fond des yeux. — Quoique ma faible influence soit plus que jamais menacée, je te promets que d'ici trois jours le bien des villageois de Nhi Khê te sera rendu. Sois donc sans inquiétude.

A ces mots, Tu Chi tressaillit de joie. Ses yeux s'emplirent de larmes, il tomba à terre et se serait livré à de folles démonstrations devant un public de marchandes accroupies derrière leurs palanches, si Phi Khanh, d'une poigne solide, ne l'en avait empêché.

— Frère Aîné !

Tu Chi, dans son exubérance, en lâcha son sac : pipe à eau, tabac et thé se répandirent sur le sol. Phi Khanh l'entraîna.

— Frère Aîné, poursuivait Tu Chi, grâce à toi, je ressuscite et avec moi, toute ma famille ! C'est pourquoi je te fais la promesse solennelle de ne jamais plus traîner dans les sentiers de saules et les carrefours fleuris, de ne plus dépenser une seule sapèque dans les maisons vertes, de n'être ni licencieux ni débauché et de ne rechercher que celle que j'épouserai. Je te servirai, toi, tes enfants après toi et tes petits-enfants jusqu'à ce que mon corps tombe en pièces afin de payer en retour ma dette de reconnaissance. Je le jure !

Phi Khanh le prit par le bras. Ensemble ils contournèrent le mur d'enceinte de la Cité Royale vers la porte Dai Hung qu'ils se contentèrent de regarder de loin, seuls les dignitaires appelés aux audiences royales y ayant accès. Avoir

tiré d'un mauvais pas son ami en souvenir de leur enfance indissociable lui donnait à son tour l'irrésistible envie de s'épancher.

— Tu Chi, commença doucement Phi Khanh, ma vie à la capitale a brisé les engagements d'autrefois. Je te charge donc d'en avertir mes parents et la jeune fille Thuy-tiên. Je ne sais du reste ce qui va advenir de moi dans les prochaines décades. Il se peut que bientôt je ne sois qu'une poussière au Royaume des Sources...

— Que me contes-tu là ? Hier encore, il n'était question que d'études et de robe pourpre de mandarin.

L'odeur verte de l'herbe, que les prisonniers fauchaient alentour avant de la mettre en tas le long de l'avenue pour le fourrage des éléphants et des chevaux, était celle de la vie même, des racines puissantes de la terre. Phi Khanh la respira à pleins poumons, le col de sa tunique le serrait soudain.

— Un seul jour suffit parfois, reprit-il, à changer le cours d'une existence ou à borner son horizon. Aussi, quel que soit mon karma, souviens-toi de la promesse que tu viens de faire car si tu ne peux aider le père, peut-être pourras-tu aider l'enfant.

Et sous le coup de l'émotion profonde qui l'étreignait il composa ces vers :

*Je suis d'obscur origine
Mon savoir est aussi mince qu'une feuille
Mais, en dépit de ma tunique rapiécée
Dès cette première vision dans la chambre aux livres
du palais
J'ai reçu son grand amour
Respectueusement, j'ai entendu dire
Que la contemplation fait oublier le monde
Cependant les passions peuvent-elles être étouffées ?*

*Le chant de la flûte est moins souple que sa taille
Et son teint plus blanc que les seins de Tâ-thi*!
Point de fiançailles promises
Pourtant, bravant les interdits
Ensemble, nous avons bu à la tasse des épousailles!
Comment lorsqu'on s'adonne au plaisir sous la mous-
tiquaire fleurie
Pourrait-on penser que le regret est déjà venu ?
A la croisée des chemins, l'un de nous deux doit souffrir
dans ses entrailles !*

— Elle a nom Thi Thaï, ajouta-t-il, c'est la troisième fille du Grand Ministre Régent.

Tu Chi leva les bras au ciel :

— Troï Oi ! Troï Oi ! Frère Aîné, qu'as-tu fait ? Il faut fuir ! A quoi bon s'exposer devant la gueule du dragon ? Je t'aiderai de toutes mes forces. Fuyez tous les deux loin des yeux et des oreilles du monde afin d'éviter tous les malheurs possibles !

Plus Tu Chi exhortait son ami à fuir, oubliant de quelle façon ce dernier pourrait alors récupérer le bien des villageois de Nhi Khê, plus Phi Khanh pensait qu'il devait faire face et demeurer. Il lui en expliqua les raisons en marchant sous les arbres en direction du Van Miêu et de l'Observatoire.

Il avait plu dans la matinée, de longues tiges détremées ployaient au bord des étangs où barbotaient des canards mandarins. Un groupe de jeunes filles à la démarche gracieuse venait à leur rencontre, la brise soulevait les pans de leurs tuniques mais elles passèrent sans que Tu Chi, fidèle à sa promesse, les eût regardées.

* Femme chinoise réputée pour sa beauté. En chinois : « Si-Che ».

CHAPITRE 2

C'était encore la paix.

On entrait dans le huitième mois et la phase lunaire de l'année, l'époque des hautes eaux et des premières moissons finissait. Le peuple qui, à l'appel des mandarins chargés de la protection permanente des digues⁴, avait peiné dur depuis trois mois à empêcher les fleuves de déborder, aspirait lui aussi à la détente. Les dangers ayant été conjurés, à la capitale comme dans les villages, tous se préparaient à la fête de la Mi-automne.

En prenant place dans son palanquin ce matin-là, accompagné seulement de deux serviteurs, l'un qui portait le sceau officiel, l'encre et le pinceau dans un coffret d'argent, et l'autre, le service à bétel et la pipe à eau, le prince Trần Nguyễn Dan ne se sentait guère d'humeur à voir qui que ce soit. Certes la perspective de retrouver à l'audience royale le prince Lê Quy Ly, dont les agissements et la perfide courtoisie lui devenaient chaque jour plus insupportables, y était pour beaucoup. A cela s'ajoutaient les soucis domestiques. Passe encore les indémêlables querelles entre ses sept épouses, Thai, sa troisième fille, surtout le préoccupait. A voir ses traits tirés, jamais elle n'avait autant mérité son surnom de « frêle prunier ». Bien qu'on approchât de la fête du quinzième jour du huitième mois pour laquelle d'ordinaire elle déployait enthousiasme

et énergie, aidant ses frères et sœurs à suspendre les lanternes, à confectionner des fleurs, des crapauds de la lune et des docteurs en terre⁵, car c'était principalement la fête des enfants, elle demeurait recluse dans sa chambre. « Excusez ma fatigue, Père », lui disait-elle, et elle semblait l'éviter.

Pendant que le palanquin s'acheminait vers le palais Thiên An⁶, le prince se demandait si sa fille préférée n'était pas tout simplement en train de prendre ombrage de son amitié grandissante envers le précepteur Phi Khanh. Encore que celui-ci ne fût pas toujours, ces derniers temps, aussi détendu qu'il l'eût voulu. Une autre idée allait lui venir à l'esprit quand le palanquin s'immobilisa devant le palais à l'instant où y arrivait, avec son escorte, le Gouverneur de la capitale. C'était un homme maigre et affable que le prince tenait en profonde estime, opinion partagée par les gens de Thang Long qui, en privé, ne lui donnaient point d'autre titre que Monsieur Duong, le Mandarin Vertueux. A ce poste élevé, la dynastie exigeait de tout candidat qu'il eût passé par les divers échelons de l'administration du district et de la province avant d'aborder les différents concours, il n'était donc pas rare de trouver des gens de grand talent et de haute vertu. Cette rencontre fit du bien au prince qui se porta au-devant de lui pour les salutations d'usage.

En gravissant les degrés du palais, ils devisèrent gaie-ment des préparatifs de la fête, du Festival de la lanterne Quang Chiêu⁷ qui, à la porte de l'Est, durerait sept jours et sept nuits. Un jeune marquis de la suite du Gouverneur assura que cette année encore Quang Chiêu s'ornerait de figurines représentant de petits bonzes s'inclinant au son de la flûte pour saluer le Roi.

— N'avait-on pas parlé pourtant de les supprimer ?
s'étonna le prince.

— Voilà qui ne va pas déplaire à certains, dit le Gouverneur, et ils échangèrent un sourire complice.

Une fois franchie la double haie hérissée de hallebardes, ils se turent, changèrent de visage et se courbèrent comme s'ils manquaient d'espace. Ensemble, le bord de leur robe relevé et le souffle retenu, ils montèrent à la salle princière.

Le Roi Régnant devait y recevoir, en réception solennelle, ses divers fonctionnaires. Aussi un grand nombre de dignitaires, portant sur la poitrine leurs grades gravés sur une plaquette d'ivoire et tenant à la main leur bâton de maintien, attendaient-ils respectueusement l'arrivée du souverain, mandarins militaires à gauche et mandarins civils à droite au pied de l'estrade royale.

Au troisième coup de gong, le rideau rouge de brocart brodé de dragons et de phénix tendu derrière le lit impérial s'écarta, le Roi Régnant fit son entrée au cri de « Dix mille années ! » poussé par tous les mandarins présents qui, mains jointes sur le front, se prosternèrent.

Ce n'était là que le cérémonial ordonné par les rites de toutes les audiences et rien ne laissait supposer, jusqu'à ce que les têtes se fussent relevées, que celle-ci pût être différente des précédentes.

Or, elle l'était.

Les dignitaires en robe de cérémonie qui se déplaçaient vers l'estrade comme vers le soleil en furent convaincus dès lors qu'ils virent, assis à gauche du siège royal, sur une natte un peu plus basse, le prince Lê Quy Ly, Chef du Conseil Secret.

Il y eut de furtifs échanges de regards, certains de franche interrogation, d'autres de satisfaction contenue, d'autres encore d'indignation ou de contrariété, vite dissimulés chez ces dignitaires habiles dans l'art de ne pas se laisser deviner. L'assistance fut parcourue, l'espace d'un

instant, d'une onde souterraine. Exception faite de quelques sous-préfets nouveaux venus dont les yeux s'emplissaient innocemment du spectacle de ce jeune Roi, doux et gras, aux lèvres incarnates, vêtu de la jaune tunique impériale et coiffé du bonnet d'apparat surmonté de la barrette horizontale d'où pendaient par-devant et par-derrrière, au bout de cordons de soie, des globules de jade et de pierreries, valant bien chacun un domaine.

Le prince Trân Nguyễn Đan, effondré, eut du mal à cacher son déplaisir sous le masque de l'impassibilité. Les voici, pensa-t-il, ces tortueux chemins de la faveur. Bien qu'il méprisât un homme qui mettait son talent, non au service du peuple mais de son ambition, il ne pouvait s'empêcher d'admirer en lui l'habile comédien. Lê Quy Ly n'était-il pas au demeurant grand amateur de *chèo** ? Avec une modestie paraissant mise au supplice, il se tenait à quelques pas du Roi et semblait découvrir, tombant des royales lèvres, les paroles qu'il avait lui-même inspirées. Prince du sang, ministre à la Cour et de surcroît fidèle du « Thuong-Hoang-Dê** » depuis la lointaine époque où il avait combattu à ses côtés l'usurpateur Nhât Lê, il y avait beau temps que Trân Nguyễn Đan savait que le rôle du Roi Régnant se bornait à confirmer, par pure formalité de son Sceau, chaque acte du Chef du Conseil Secret. Désormais, nul ne pouvait plus ignorer l'étendue du crédit dont jouissait auprès du Roi Retiré son parent et conseiller***.

C'était la volonté du prince Lê Quy Ly qu'exprimait du haut de son trône endragonné le jeune Trân Phê Dê, Empereur du Sud régnant sur les Fleuves et les Monts par la grâce du Céleste Livre, Père et Mère du Peuple (mais

* Théâtre populaire.

** Roi Retiré.

*** Lê Quy Ly était apparenté à la dynastie des Trân par ses tantes dont l'une était la mère du Roi Retiré « Trân Nghê Ton ».

aussi neveu respectueux du Roi Retiré) à ses sujets, Mandarins des degrés supérieurs et secondaires :

— Nous, disait la royale voix, avons décrété de vous rassembler, Fonctionnaires Responsables, pour entendre vos propres rapports concernant Nos provinces, afin que ceux-ci ne soient pas dénaturés par des envoyés trop zélés à Nous plaire. Nous vous ordonnons donc d'ouvrir vos cœurs, de vous souvenir du Serment de fidélité fait à Notre Personne⁸ et de parler sans peur. Tout ce qui sera dit ici pour le bien du Peuple sera pris en compte. Nous attendons et espérons des propos francs !

Ayant dit, le Roi Régnant leva la main.

Quelques rapports furent lus par des préfets et gouverneurs qui n'étaient que de plates affirmations de dévouement plutôt que de clairs exposés. Vint enfin le tour du jeune sous-préfet Tu-Thuc, de la sous-préfecture de Tiên Du. Il s'avança et, après s'être prosterné sur la natte, n'osa d'abord parler. Sur un geste de bonté du Roi, il s'exécuta :

— Actuellement, dit-il, l'influence bienfaisante de l'Empereur n'est pas universellement établie. Le pays ne jouit pas tout à fait de la paix. Au sud, Chê Bông Nga aboie comme un chien enragé. Au nord, l'Empire du Milieu rugit tel un tigre affamé. Les guerres interminables, les corvées, les levées de troupes, les impôts et surtout la capitation des trois ligatures qui, depuis l'année écoulée, frappe les inscrits majeurs alors qu'auparavant seuls étaient imposés ceux qui possédaient des rizières, tout cela accable le peuple. Autrefois le Roi Thai Tông, dans le but de favoriser l'agriculture et de pouvoir percevoir l'impôt et recruter des troupes, interdit d'acheter des « garçons jaunes* » pour en faire des esclaves. Quiconque violait cet ordre était marqué vingt fois au visage et recevait cent coups de

* Hommes de dix-huit à soixante ans.

bambou. Aujourd'hui où les grands domaines sont légion, les paysans, fuyant leurs villages, vendent terres, femmes et enfants et, afin d'échapper aux taxes et à la conscription*, se mettent au service des grands propriétaires et tombent pratiquement en esclavage. C'est pourquoi, dans les provinces, révoltes de serfs et de paysans se succèdent. Aussi est-il nécessaire de limiter les grands domaines et de répartir les terres selon l'antique tradition du champ communal. Quand labours et semailles sont assurés, quand vêtements et nourriture sont garantis, alors le pays est prospère et le peuple dévoué à son Empereur corps et âme. Si le *Livre des Vers* dit que le Mandat du Ciel n'est pas facile à conserver, la *Grande Etude* enseigne que le prince a en lui la règle et la mesure de ses actions !

Ayant terminé, Tu-Thuc, les yeux emplis de larmes d'effroi, se prosterna.

Parmi les dignitaires qui n'en croyaient pas leurs oreilles, nul n'aurait osé de telles paroles et tous demeuraient pétrifiés.

Le Roi Régnant se leva, imité par le prince Lê Quy Ly. Le plus perspicace des eunuques de la Cour, comme Loan, si habile à deviner, ou celui-là même qui dormait dans la chambre royale, aurait été bien embarrassé de dire si c'était l'étonnement ou la colère qui altérait tout à coup le front de Sa Majesté. Le secrétaire du Bureau d'Histoire de l'Etat, absorbé à transcrire les actes et paroles de cette audience, reposa un pinceau tremblant.

L'audience étant terminée, tous sortirent après que le Roi se fut retiré, sans échanger un seul mot.

Mais les réflexions que ces dignitaires retenaient derrière la barrière de leurs dents en regagnant, la mine

* Les hommes n'appartenant pas à un village et n'étant pas par conséquent inscrits sur son registre échappaient aux impôts, corvées et service militaire.

taciturne, qui sa demeure mandarinale de la Cité Civile, qui sa résidence dans la Cité Royale, qui en jonque ou en palanquin, sa préfecture ou sa sous-préfecture, finirent par sourdre des lèvres bien serrées et s'échapper dans la fumée des pipes à eau et du thé parfumé. Elles glissèrent de dessous les tentures et les rideaux de perles, franchirent les cours extérieures, coururent le long des rues, de *phuong* en *phuong*, vers les temples, les pagodes et les marchés, à travers les jardins du Van Miêu, le long des lacs, au bord des quais de Đông Bô Dau, de jonque en jonque et de rizière en rizière pour se répandre au fond de la campagne.

Bientôt, les faits et gestes de la Réception Royale des fonctionnaires de la mi-automne furent connus dans Thang Long et les environs. On vantait la téméraire honnêteté du jeune sous-préfet Tu-Thuc ; on appréciait la justesse de ses propos et la sagesse de ses conseils et, rétrospectivement, on continuait de trembler à son sujet bien qu'il eût regagné sans encombre sa sous-préfecture de Tiên Du. Pour beaucoup, cette mesure de clémence à l'égard d'un mandarin qui, aussi modeste fût-il, n'avait pas même été rétrogradé pour avoir osé, était un signe de plus de la déliquescence de l'Etat. Au-dessus de la crainte du Roi, plus forte encore était celle qu'inspirait le peuple qui, sous un mauvais prince, avait droit à la révolte. Certains, qui n'avaient vu jusqu'ici dans ces lettrés promus par les concours littéraires à ces charges d'administrateurs que des rêveurs tout juste bons à faire coller d'antiques principes avec des temps nouveaux, ou des profiteurs indifférents au sort misérable de ceux qui travaillaient pour eux, admirèrent qu'il existait des mandarins plus près du peuple qu'ils ne l'avaient cru. D'autres encore, jugeant cette attitude par trop naïve, déclaraient, péremptoires, que l'intervention tant admirée du sous-préfet Tu-Thuc avait été inspirée par Lê Quy Ly lui-même, car

c'était bien là, disaient-ils, les idées qu'on lui prêtait.

Telle était également l'opinion du prince Trâm Nguyễn Dan. En tant que ministre de la Cour, il n'ignorait en effet aucun des grands projets du Chef du Conseil Secret destinés à enrayer une crise économique et sociale qui pourrissait déjà depuis plus d'un siècle, et son honnêteté foncière lui reconnaissait des qualités d'habile politicien. Mais quoiqu'il partageât sur le fond l'analyse du jeune Tu-Thuc en ce sens qu'il était nécessaire de limiter la propriété agraire, de restituer l'excédent à l'Etat afin qu'il le distribuât aux paysans sans terre car il plaignait le peuple errant misérable sur les chemins, le descendant des Trâm qu'il était souffrait de ce manquement public aux rites, d'autant plus grave que Lê Quy Ly en personne l'avait permis. On ne conseillait pas l'Empereur du Sud comme on rappelait à l'ordre quelque chef de canton, pas plus qu'on ne gouvernait un Etat comme on administrait un village. Des hommes de grande valeur qui s'étaient crus autorisés à présenter des requêtes à la Cour, ainsi Chu Van An réclamant la mort de sept ministres flatteurs, l'avaient fait en des termes qui plaçaient l'Empereur au-dessus de toute complaisance. Aussi le prince ne pouvait-il s'empêcher d'être profondément choqué.

Phi Khanh, à qui il confia son découragement durant une de ces réunions de poésie qui lui faisaient d'ordinaire oublier et les tribulations de sa charge et ses ennuis domestiques, lui sembla plus que jamais gêné par quelque pénible affaire.

— Mon cher Thay, lui dit-il, nous sommes liés à présent par une amitié sincère et nous ne nous cachons rien. Cependant aujourd'hui quelque chose vous assombrit. Votre confiance ne vous permet-elle pas de me le dire ?

Le jeune précepteur devint très rouge, bafouilla et ne sut que répondre.

— Sentez-vous, reprit le prince au bout d'un moment, la fraîcheur de cette brise ? Le vent agite les jeunes branches de bambous. Il fait un magnifique clair de lune. Quand autour de nous la nature conspire ainsi à nous charmer, comment ne pas répondre à son invitation ?

Prenant leurs pinceaux, ils se mirent à composer sur le thème : « Mélancolie sous la lune en buvant le thé. »

*

* *

Bien des fois dans les mois qui suivirent, Phi Khanh devait regretter de ne pas s'être confié au prince lorsque celui-ci l'y invitait, et s'interroger sur les motifs qui l'en avaient empêché. La crainte du châtement ? Dès qu'il avait connu la nouvelle, il avait accepté l'idée d'une juste punition et il ne manquait pas de courage. En eût-il manqué qu'il se fût enfui en compagnie de la jeune fille suivant le conseil de son ami Tu Chi, avec la quasi-certitude que le prince et sa famille, soulagés de ne plus avoir sous les yeux « leur honte vivante », ne les eussent pas poursuivis. Pourtant, ils étaient restés. La raison, peut-être fallait-il la chercher dans le fait qu'il n'était pas seul maître du secret et dans les efforts de Mademoiselle Thaï pour cacher à tous son état.

Après la courte période d'abattement qui avait coïncidé avec la fête de la Mi-automne, elle avait repris le chemin de la salle d'étude, toujours suivie de sa fidèle Thi-Nghi grâce à qui, avait-elle confié à Phi Khanh dans les rares moments où elle parvenait à s'échapper du gynécée, elle avait pu abuser sa mère et circonvenir les épouses de son père qui avaient l'œil à tout. De nouveau, bien qu'il lui en coûtât, elle s'était comportée à l'égard du prince en fille

insouciant et aimant avec la curieuse impression de devoir s'imiter elle-même.

Et les décades avaient succédé aux décades, courtes et interminables...

Les traits tirés et la mine défaite des débuts avaient maintenant disparu car elle était entrée dans cette période de la grossesse qui donne aux femmes un teint éclatant et à chacun de leurs gestes une sorte d'indolence épanouie.

Elle demeurait si frêle que personne n'aurait soupçonné sous la longue ceinture adroitement nouée un ventre qui s'arrondissait. Pas plus que les bonzes des pagodes n'auraient imaginé que la noble demoiselle qui arrivait à l'aube les bras chargés d'offrandes venait solliciter la protection de la « Dame de la Destinée féminine » parce qu'elle allait être mère. Par une de ces volte-face propres à son caractère intrépide et rebelle, les nuits et les jours passés à souffrir dans ses entrailles de neuf manières différentes avaient finalement banni la peur de son cœur. Elle s'était refermée orgueilleusement autour de l'enfant, mue par une seule pensée, un seul désir : le protéger. Aussi allait-elle prier chaque matin à la pagode et portait-elle sous le cache-seins visible de tous celui, bariolé, des femmes enceintes, censé éloigner les mauvais esprits et dans la boîte à bétel à sa ceinture, les amulettes données à Thi-Nghi par le sorcier.

Lune et soleil s'étaient succédé comme navette sur le métier...

La fête du Têt Nguyễn Đan* était arrivée, fleurie de branches de pêcher, rougie des papiers des sentences parallèles, dans le joyeux tintamarre des pétards ; pour chacun, fête du printemps, fête des vivants et des morts confondus, rencontre du yang et du yin pour une année nouvelle ! Mais

* Fête du Jour de l'An lunaire. Têt vient de « Tiêt Lêt » : « fête saisonnière » et « Nguyễn Đan » signifie « Première Aube de l'année ».

ni les vêtements neufs qu'elle avait dû étrenner ce premier jour de l'année, ni la nuit qui l'avait précédé durant laquelle chacun s'était efforcé d'être « un homme nouveau », « une femme nouvelle », ni la présence bénéfique des Ancêtres descendus parmi eux en cette occasion, n'avaient pu, comme autrefois, convaincre Thaï qu'à l'aube de ce jour béni de l'année Canh Thân, quatrième année de la période *xuong-phu* (1380), il était possible d'effacer le passé afin de tout recommencer. Quand son père saurait, pourrait-il pardonner ? Elle se réjouissait de ce que les obligations de sa charge telles que la présentation des vœux au Souverain au pavillon de la Longévité, un concert dans la cour du palais de la Paix Céleste, un banquet sur l'estrade des Immortels, les visites aux temples bouddhistes et taoïstes, etc., le tinsent éloigné d'elle.

Le septième jour, on avait démonté les *cay nêu*⁹, fait aux Ancêtres une cérémonie d'adieux, et Phi Khanh était revenu de son village natal. La vie de tous les jours avait repris son cours normal. Sauf pour elle qui devait être plus vigilante que jamais maintenant qu'on avait quitté les vêtements ouatinés de l'hiver.

Trois décades passèrent encore avant que Mademoiselle Thaï ne réalisât qu'elle pouvait désormais accoucher d'un jour à l'autre. Thi-Nghi, reléguant au fond de sa mémoire les montagnes de son Nghê-An, lui préparait des mets spéciaux quand l'envie la prenait de manger âpre et acide, la massait quand les douleurs « de la maladie de grossesse » par tout le corps l'assaillaient.

Était-ce la présence de sa servante dévouée ou la force de ses prières, l'imminence de l'événement n'effrayait pas cette jeune femme de seize ans à peine. L'Empereur lui-même sur son trône de jade n'avait pas de tâche à accomplir plus importante que la sienne. Pas une seule fois, elle

ne s'inquiéta à l'idée que la naissance pût survenir au moment le plus inopportun, comme si pour le choix du jour et de l'heure fastes, elle faisait confiance à la décision des astres, jusqu'à la fameuse nuit, choisie entre toutes, où, s'éveillant en sursaut, elle sentit une main implacable lui serrer les entrailles à intervalles réguliers. Alors elle sut que le moment était venu.

Sans allumer la lampe, elle réveilla Thi-Nghi qui dormait à ses pieds sur la natte, étouffa sous ses doigts son cri d'effroi.

— Va dire au Jeune Maître de quitter le palais sans perdre un instant car l'événement est pour cette nuit. Dis-lui de ne point s'inquiéter de mon sort et de se rendre à l'endroit convenu. Cours !

Restée seule, elle pensa à l'épreuve qui s'annonçait. Si souvent elle s'était répété qu'accoucher était la chose la plus naturelle qu'elle garda tout son calme. Mordant à pleines dents son écharpe de soie, elle attendit dans l'obscurité, seulement inquiète à l'idée que les cris du nouveau-né vinssent alerter ses sœurs qui reposaient dans cette aile du gynécée.

C'était une claire nuit de printemps. De loin en loin, on entendait des geckos courir le long des charpentes et, dans la profondeur des jardins, flûter les crapauds-buffles. Allongée sous la couverture, Thaiï, les mains crispées sur son ventre, regardait à travers le store orné de phénix briller la lune printanière qui accompagnerait Phi Khanh dans sa fuite. Il lui fallait s'éloigner au plus vite de la capitale en direction de Kinh Bac*, asile sûr. Cette nuit d'ailleurs qu'aurait-elle bien pu faire de toute sa science ? Elle revit son fier visage étiré par l'angoisse. « Même si les parents

* Kinh Bac (actuel Bac Kinh), village situé à trente kilomètres au nord-est de Thang Long (Hanoi).

nous refusent leur pitié, je jure de ne jamais épouser que toi, Frère Aîné », murmura-t-elle, le visage tourné vers la pâle lumière de la fenêtre.

Elle ignorait depuis combien de temps elle oscillait ainsi entre un spasme et un répit, quand, peu après qu'eut retenti le tambour de la troisième veille, la douleur, la vraie, l'intolérable, soudain l'envahit. Thaï la sentit monter en elle, à grands coups de couteau et, à l'instant où elle allait crier, brusquement s'apaiser en un decrescendo de courte durée pour revenir plus longue encore et plus violente, s'arrêter de nouveau dans un tremblement de chairs lacérées, inexorablement recommencer. A chaque nouvelle souffrance, Thaï croyait que l'enfant allait lui jaillir des entrailles comme tombe le fruit du jaquier de l'écorce éclatée. On eût dit que ces douleurs qui s'étiraient au long des veilles, toujours et toujours demeuraient stériles. Comment était-il possible de tant souffrir sans que le corps tout entier se dilate et éclate ? Elle était dans les profondeurs d'une sombre grotte avec cette vie captive en elle. Elle gémissait tout bas. Pourquoi, pourquoi ne naissait-il pas ? Où trouvait-elle la force de s'acharner encore ?

Au bout de la nuit où elle se débattait, une lampe brûlait, des mains la frictionnaient, épongeaient la sueur et les larmes sur ses joues, une voix familière lui parlait... C'était celle de Thi-Nghi qui disait que le Jeune Maître sitôt prévenu avait disparu dans la nuit sur le cheval volé à l'écurie, qui la pressait maintenant de se mettre debout, les jambes écartées afin de moins souffrir. Seulement rien désormais ne pouvait plus la soulager. En se levant, Thaï, à travers ses cheveux défaits, vit Thi-Nghi aller chercher le panier de paddy dissimulé derrière la tenture pour y déposer l'enfant. Mais les mains expertes de la jeune servante avaient beau lui masser le ventre, l'enfant refusait, l'enfant

la gardait, elle, sa mère, prisonnière. Il ne naîtra jamais, pensait-elle affolée, debout, attendant sa délivrance tandis que le sang par giclées lui coulait le long des jambes, sans savoir qu'elle poussait déjà de toutes ses forces pour le rejeter hors d'elle, et qu'à chaque effort qui la déchirait, c'était sa mère qu'elle appelait.

Thi-Nghi courut le long des vérandas endormies jusqu'aux appartements des femmes. Bien qu'elle fût d'abord la servante de la princesse avant celle de sa fille, elle n'avait jamais pénétré dans son pavillon privé. La pensée que le prince pût cette nuit même être avec elle, s'ajoutant à l'événement qu'elle annonçait et à la complicité dont on ne manquerait pas de l'accuser, la terrorisait. Néanmoins, pareille à une ombre, dans la nuit elle courait, à perdre haleine.

Lorsque la princesse se précipita dans la chambre de sa fille, elle n'eut le temps ni de l'étonnement ni d'un reproche, à peine celui de commander à Thi-Nghi d'aller chercher l'accoucheuse, qu'elle recevait entre ses mains l'enfant dans un flot de sang.

— Que le Ciel et Bouddha nous protègent ! Heureusement c'est un garçon ! soupira-t-elle en le soulevant aussi délicatement qu'un œuf.

Il était d'une grande finesse quoique robuste et ses yeux la fixaient avec une incroyable gravité. Comme s'il se souvenait qu'il lui fallait s'annoncer, il poussa quelques cris brefs qui semblaient de pure politesse et, au même instant, l'aube de ce huitième jour du troisième mois de l'année Canh Tân^{*10} de la dynastie des Trân se leva.

Par-dessus l'enfant, la princesse chercha le regard de sa fille. Thai reprenait son souffle, les yeux clos, un ineffable sourire sur son visage transfiguré, hors d'atteinte et

* Année du Singe.

cependant encore reliée à son fils qui vagissait. Dans son trouble et sa perplexité, la princesse s'étonnait de ne ressentir nulle colère, nulle indignation pour ce qui, en d'autres circonstances, eût rempli non de consternation mais de joie la maison du prince, seulement l'écrasant sentiment de l'inéluctable.

A l'accoucheuse accourue elle désigna la jeune mère et l'enfant et elle se retira après lui avoir ordonné impérativement le silence.

CHAPITRE 3

Installée bien au chaud à proximité d'un brasero, Thiï était en contemplation devant le nouveau-né qui dormait dans le panier à paddy à l'égal de n'importe quel fils de paysan.

Aussi grande que fût sa fierté, ni elle, ni Thi-Nghi, ni la nourrice n'auraient prononcé, à son sujet, la moindre parole flatteuse qui eût pu attirer sur lui la malignité des esprits, ceux des enfants mort-nés, des jeunes filles disparues avant d'avoir aimé, des condamnés, des mendiants et des vagabonds ensevelis sous les mottes de terre des passants, pauvres âmes errantes privées d'offrandes qui se vengeaient sur les vivants.

Tout ce qui, pour la protection du nourrisson, devait être fait l'avait été. On avait enterré le placenta devant la porte principale du gynécée, assez profond et loin des lieux plantés de chiendent afin qu'il n'eût pas à souffrir de vomissements, d'ulcères à la tête et d'inflammation des paupières. Et Thi-Nghi avait accroché à la porte peaux de serpent et branches à piquants, offert fleurs et encens à Ba Cô et à l'Enfant Méchant*.

Du service intérieur du palais, des ordres avaient été donnés. En prodiguant à l'accouchée et au nouveau-né des

* Ba Cô: « Madame la Tante paternelle ».

Con Ranh: « l'Enfant Méchant », esprit le plus redoutable qui s'attaque aux enfants en bas âge.

soins attentifs, on observait autour d'eux les consignes les plus strictes d'isolement. Seules Thi-Nghi et la nourrice étaient autorisées à demeurer. Sous prétexte de courants d'air néfastes aux accouchées, les fenêtres avaient retrouvé leurs carreaux de papier huilé et une épaisse tenture masquait la porte devant laquelle veillaient deux soldats de la garde personnelle du prince qui en comptait une bonne centaine.

Bien que son cœur fût plein de vertiges à la pensée de la colère de son père et qu'elle souffrît d'être ainsi écartée de sa famille, la jeune femme était immensément soulagée de n'avoir plus à dissimuler. A qui, sinon au pinceau, aurait-elle pu confier qu'elle vivait ces sept jours avant les relevailles* dans une sorte de félicité, forte de cette certitude d'avoir fait ce pourquoi elle était née : ce fils qui posait déjà sur toutes choses la profondeur de son si grave regard. Dans la chaleur montant du brasero, son corps redevenu léger planait. Pensant à Phi Khanh qui là-bas, à Kinh Bac, était assez loin pour être en sécurité et assez près pour pouvoir revenir sur un signe, une grande confiance l'habitait. En tant que princesse du sang destinée exclusivement à un prince Trân, certes son crime envers l'Empereur et envers son père méritait la mort. Cependant elle croyait connaître suffisamment la grande liberté d'esprit du prince son père et sa très grande humanité pour espérer qu'il pardonnerait. Elle souriait à Thi-Nghi qui, de l'orteil, berçait le panier du nourrisson.

Pourtant, depuis ce huitième jour du troisième mois de l'année Canh Thân du règne de Tran Phê Dê (1380) qui devait compter plus tard dans les annales familiales, puis royales, une rude bataille s'était engagée dans le cœur du Grand Ministre Régent.

Ce jour-là, il avait fallu à la princesse d'un naturel doux et paisible le courage d'annoncer à son Très Honoré Epoux

* Sept jours pour les garçons, neuf pour les filles.

une pareille nouvelle. Auparavant, longtemps elle avait prié à la pagode. Longuement, elle avait réfléchi. Alors qu'elle entendait déjà les réflexions perfides des autres épouses et concubines et les ricanements de la Cour, dans son esprit torturé l'idée, peu à peu, s'était fait jour que tout dans cette étonnante naissance avait concouru à les mettre, le prince et elle, devant le fait accompli. Comme si un voile se déchirait, lui étaient soudain revenues en mémoire quantité d'impressions, d'observations dont une seule, en temps ordinaire, eût suffi à lui ouvrir les yeux sur la nature véritable des relations de sa fille et du jeune précepteur. Il y avait là une sorte de magie fondée évidemment sur la dette contractée par les jeunes gens dans une vie antérieure et contre laquelle sa vigilance de mère était impuissante.

Tremblant autant que les porcelaines du Thanh-hoa autour d'elle, sous la voix courroucée du prince, elle n'avait fait qu'écouter humblement ce qu'elle s'était dit elle-même à propos de la faillite de son éducation, la complicité dont avait bénéficié le fautif, la perte de face et les moqueries du clan Lê Quy Ly, avant de se retirer en pleurs.

Sur son passage nul n'avait eu la hardiesse de montrer son visage. De tous côtés, les serviteurs avaient fui, les jardiniers au fond des jardins pliaient bas l'échine. Parvenue dans ses appartements désertés, la princesse avait laissé de froides larmes rouler librement sur ses joues.

— Oi Troï Oi ! avait-elle gémi les yeux au ciel tant il lui était clairement apparu après cette entrevue que le prince ne pourrait pardonner.

Cette faute si grave, comment la faire disparaître sinon par la disparition des coupables eux-mêmes : ce jeune homme sorti du peuple, élevé au titre de précepteur, et cette fille si tendrement aimée qui avait manqué à tous les devoirs, à tous les principes de réserve et de vertu. Le prince bafoué

dans sa confiance, trahi dans son amour pour l'un, dans son amitié pour l'autre, n'accorderait pas son pardon. Cet isolement autour de la mère et du nouveau-né en était la preuve. Déjà le prince les avait chassés, condamnés. Sans l'accomplissement des rites, la naissance ne saurait être reconnue. Ainsi l'enfant n'avait pas encore de réelle existence, n'en aurait jamais peut-être. Elle le sentit de nouveau palpiter entre ses mains, aussi léger qu'une feuille, bouleversée par la brusque tentation de les éloigner tous les deux, de les cacher. Pareil recours était inutile, restaient les prières et les actes d'humilité.

A genoux, elle avait pressé entre ses mains jointes une touffe d'herbes du jardin :

— Je mords ces herbes, Seigneur du Ciel, s'était-elle écriée, en te suppliant de sauver mon enfant du danger de la mort. Montre-toi bon et miséricordieux !

*
* *

Ainsi devaient tomber du pinceau de l'Annaliste* ces mots :

Le prince Tran Nguyễn qui ne s'aperçut de l'intrigue amoureuse de Mademoiselle Trân Thi Thai, sa fille troisième, et du précepteur Nguyễn Phi Khanh qu'au moment de l'accouchement, pardonna aux jeunes gens et consentit au mariage.

Une telle décision, le prince ne l'avait pas prise sans la chercher durant trois longs jours dans les profondeurs de lui-même.

* Lettré du « Bureau national de l'Histoire de l'Etat » (*quôc su viê*n) chargé de la rédaction des chroniques dynastiques.

D'abord, il avait dû vaincre sa colère, bannir de son esprit toute idée de vengeance née d'un sentiment d'orgueil, en un mot admettre que ce qui eût été naguère inadmissible entraînait désormais dans l'ordre d'une dégradation générale. Et ce, avant d'en arriver, par cette intuition née d'une longue pratique du Thiên Hoc* à la certitude que, dans l'aventure, Phi Khanh avait d'abord cédé au caprice et à la volonté de son élève avant de succomber à sa propre inclination.

Certes le précepteur n'en était pas moins coupable. Cependant, le connaissant comme il le connaissait et connaissant sa fille comme il la connaissait, le prince savait maintenant que toute la force du caractère passionné de l'une avait été nécessaire pour venir à bout de la prudente réserve de l'autre. Par-dessus tout, il avait fallu cette menace de mariage forcé avec un chef montagnard ourdie par Lê Quy Ly pour que Thaï trouvât l'implacable courage de faire ce qu'aucune autre fille de son rang et de son éducation, aussi éprise fût-elle, n'aurait osé. Elle avait mis son amour hors la loi, au mépris de tous les interdits, de toutes les autorités les plus sacrées, dans un défi désespéré. Comment Phi Khanh subjugué aurait-il été capable de résister ? L'un et l'autre avaient été les jouets d'un destin qui les dépassait et qui le dépassait lui-même.

Pourtant, il en avait été l'innocent artisan.

C'était lui qui, entre tous ces candidats chaudement recommandés pour le poste de précepteur, avait distingué le licencié pauvre de Nhi Khê. C'était lui qui, erreur impardonnable, avait choisi de l'installer au palais. Lui encore qui, par ses soirées de poésie, avait favorisé le rapprochement des jeunes gens et par ses confidences créé ce climat d'intimité presque familiale nuisible à son autorité. A l'annonce de la nouvelle, il avait reproché à sa Première Epouse très respectée son manque de vigilance. Mais lui, de cet

amour, qu'avait-il deviné ? Hormis la lointaine mise en garde faite à Phi Khanh à propos des écolières, qui n'était d'ailleurs qu'une boutade, son seul soupçon véritable – quand il était déjà trop tard – s'était envolé devant le palais Thiên An dans sa conversation avec le Gouverneur de la capitale. Parce qu'il n'avait jamais vu sous ses yeux un homme et une femme, seulement un maître et son élève.

Si donc il n'avait été que l'instrument de la volonté du Ciel pour protéger une idylle somme toute exceptionnelle, l'enfant qui en était le fruit pouvait-il être un homme ordinaire ?

A cet instant, ce dernier avait pris une dimension insoupçonnée. Après avoir ardemment servi son pays, mérité le renom d'Excellent Ministre, alors même qu'il aspirait à se retirer dans sa montagne amie de Côn Sơn, n'avait-il pas encore, lui, Trần Nguyễn Dan, un rôle à jouer auprès de ce dernier de la lignée ?

En arrivant à la conclusion qu'il n'était nul besoin de prendre de sanctions contre les fautifs et à la conviction que son pardon devait être d'autant plus généreux et total que d'autres se montreraient envers eux impitoyables, c'était davantage à l'enfant qu'à ses parents que le prince avait pensé. Le coupable ayant été cherché là où il se cachait, le mariage serait célébré.

Ainsi en avait-il décidé.

L'annonce du pardon devait être accueillie dans l'allégresse qu'on imagine. Après avoir sangloté de reconnaissance dans les bras de sa mère, Mademoiselle Thaï avait dépêché à Kinh Bac un messenger porteur d'un billet priant Phi Khanh de revenir au plus vite, car, écrivait-elle, le prince son père, dans sa très grande clémence, avait pardonné.

Aussitôt, Phi Khanh avait pris la route de la capitale, le cœur plein d'impatience à l'idée de voir son fils et plein de